

## LES DEUX LETELLIER

### Explication de l'Énigme Historique de Mai.

Semblables en dissemblables furent ces deux hommes qui servirent le même roi, l'un aux jours brillants de sa jeunesse, l'autre vers son déclin; l'un puissant ministre et père du tout-puissant Louvois, l'autre, pauvre religieux, à qui la faveur et la fortune ne pouvaient faire aucun bien et qui ne légua son nom à personne.

Michel Letellier naquit à Paris en 1603, le 19 avril, d'une famille de robe, et où la faveur allait croissant. Fils d'un conseiller à la Cour des comptes, son père était devenu seigneur de Chaville, et l'éclat du lézard qui brillait dans ses armes ne devait le céder qu'à celui de la guivre des Colbert. Michel Letellier entra de bonne heure dans la magistrature. Très-jeune encore, mais déjà, comme l'a dit Bossuet, d'un esprit aussi net et pénétrant qu'il était grave et sérieux, il se vit distingué par Richelieu, qui le fit nommer secrétaire d'État, et par Mazarin, qui lui donna toute sa confiance, d'autant plus entière peut-être, que ce caractère sage, modéré, juste et sans ambition, ressemblait moins au sien. Nommé procureur du roi au Châtelet par le premier de ces deux grands ministres, passé ensuite à l'intendance du Piémont, il fut choisi pour succéder à Desnoyers comme secrétaire d'État au département de la guerre. Anne d'Autriche partagea à son sujet les sentiments de Mazarin, et lorsque au temps de la Fronde, le cardinal dut quitter Paris, Letellier resta chargé de tous les soins du ministère. Il prit part aux négociations entamées alors avec Gaston d'Orléans, avec Condé, et s'entremisit dans la conclusion du traité de Rueil, à la suite duquel la cour quitta ce village, célèbre depuis à d'autres titres. Il travailla avec Séguier et Omer Talon aux procédures dirigées contre les séditieux qui agitaient la Normandie, et contribua à rendre la paix à cette province. A l'avènement du jeune roi, rien ne changea dans sa fortune, il seconda Colbert dans sa lutte contre Fouquet, et resta secrétaire d'État jusqu'en 1666, seul de tous ses collègues, de tous ses rivaux qui eût joui également de la confiance de Richelieu, de Mazarin et de Louis XIV. Il se départit de sa charge en faveur de son fils aîné, le marquis de Louvois, sans que cette démission volontaire l'éloignât du conseil. En 1677, il fut élevé à la dignité de chancelier et de

garde des sceaux, en remplacement de d'Aligre. Il avait alors soixante-quatorze ans, et il dit au roi en le remerciant : « Sire, vous avez voulu décorer mon tombeau ! » Mais en dépit de cet âge avancé et du poids d'une vie de labeurs, il servit le roi avec un zèle nouveau. Letellier prit une très-forte part à la révocation de l'édit de Nantes.

Il était si convaincu d'avoir affirmé par là le pouvoir royal, la paix publique et les droits de la religion, qu'il s'écria en le signant : *Nunc dimittis servum tuum, Domine* ! Il mourut peu de temps après en 1685, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, laissant plusieurs fils, dont l'aîné, Louvois, a exercé comme ministre de la guerre une autorité si absolue, si hautaine et si souvent funeste. Un autre, Maurice Charles Letellier, a été archevêque de Reims.

Bossuet et Fléchier, ont prononcé l'oraison funèbre du chancelier Letellier; peut-être est-ce le chef-d'œuvre des discours de Bossuet, et, se surpassant lui-même, il n'eut pas de peine à l'emporter sur son émule. Le grand évêque exalte les qualités de Letellier, son amour pour la justice, sa modération, sa piété, la simplicité de sa vie conforme aux anciennes mœurs des magistrats, son goût pour l'étude; et, en parlant de l'amitié qui le liait au vertueux Lamignon, il exprime, dans un style que les anciens n'égalent pas, cette noble pensée : « La justice, leur commune amie, les avait unis; et maintenant ces deux âmes pieuses, touchées sur la terre du même désir de faire régner les lois, contemplant ensemble à découvert les lois éternelles dont les nôtres sont dérivées, et si quelque légère trace de nos faibles distinctions paraît encore dans une si simple et si claire vision, elles adorent Dieu en qualité de justice et de règle. »

La péroraison de ce magnifique discours est également belle et frappante. Après avoir énuméré toutes les félicités dont a joui Letellier, sa longue vie, ses honneurs, sa fortune sans ombre sous trois règnes, il continue : « Qui ne voit, mes frères, combien vaines, mais combien courtes et fragiles sont encore ces secondes vies que notre faiblesse nous fait inventer pour couvrir en quelque sorte l'horreur de la mort ! Dormez votre sommeil, riches de la terre,

» et demeurez dans votre poussière. Ah! si quelques  
 » générations, que dis-je? si quelques années après  
 » votre mort vous reveniez, hommes oubliés au mi-  
 » lieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans  
 » vos tombeaux pour ne pas voir votre nom terni,  
 » votre mémoire abolie et votre prévoyance trompée  
 » dans vos amis, dans vos créatures, et plus encore  
 » dans vos héritiers et dans vos enfants. »

Madame de Sévigné, une lettre d'elle du 3 novembre 1677 en fait foi, jugeait comme Bossuet le grand magistrat dont il s'agit. Il n'en était pas de même de Bussy-Rabutin. Voici, sous la date du 6 novembre, comment il s'explique avec sa cousine : « Je ne sais  
 » si M. Letellier fera bien sa charge de chancelier,  
 » mais je sais qu'il n'a jamais rien fait pour personne  
 » et qu'à mon égard c'est un ingrat. Pour l'approba-  
 » tion générale que vous dites qu'il a, je ne l'en es-  
 » time pas davantage : on paraît à bon marché dans  
 » une charge après le chancelier d'Aligre. »

Ce passage, où se trouve le fond de la pensée du courtisan en question, est à rapprocher du compliment qu'il adressait au nouveau garde des sceaux avec une curieuse et touchante hâte trois jours après sa promotion. Cette lettre de félicitation, que nous n'avons vu citer nulle part, mais qui a son prix, figure dans la correspondance de Bussy (édition d'Amsterdam, 1731, tome IV, page 279) ; elle est ainsi conçue : « 30 octobre 1677. — Monseigneur, je vous  
 » l'avais bien dit, qu'à la fin cette grande dignité vous  
 » tomberait entre les mains ; mais pour n'en être pas  
 » surpris, je n'en suis pas moins aise ! Il y a deux  
 » choses pour lesquelles je ne suis pas indifférent, la  
 » gloire du roi et les avantages de votre maison. Il  
 » m'en arrivera ce qui pourra, mais j'aurai cela au  
 » cœur jusqu'à la mort. »

Quoi qu'il en soit de ce que valent beaucoup de serments et de compliments, l'abbé de Saint-Pierre, dans ses *Annales politiques*, a fait écho à Bussy-Rabutin, et a renchéri même sur ses médisances ; d'où l'on peut conclure ici que l'envie ne désarme devant aucun suffrage, qu'il est plus aisé de l'exciter que de s'en garantir.

Le second Michel Letellier, jésuite, dont il reste maintenant à entretenir celles ou ceux qui nous li- sent, a subi les atteintes du dénigrement, sans avoir pour lui, par compensation devant la postérité, d'immortels et imposants témoignages.

Il était né à Vire, en Normandie, en 1643 ; et, selon la coutume de son institut, il s'occupa longtemps des fonctions de l'enseignement ; il entra au collège Louis-le-Grand, et se trouvait investi du titre de provincial, quand, à la mort du P. la Chaise, les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse le désignèrent au choix du roi comme confesseur. Lorsqu'il parut devant Louis XIV, celui-ci lui demanda s'il appartenait à la famille de Louvois. « Moi, Sire, parent de MM. Letellier ! non, non, je suis un pauvre paysan de basse Normandie, où mon père était fermier. » (Olivier Cromwell avait tenu le même langage par rapport au favori de Wolsey.) Ce mot révélait tout le caractère de l'homme : il menait une vie austère, modeste, quoique entouré d'hommages, humble dans une place qui lui conférait une secrète mais grande autorité. Le roi lui demanda un jour pourquoi il ne se servait pas d'un carrosse à six chevaux comme son prédécesseur. « J'en serais honteux, Sire, répondit-il vive-

ment, cela ne convient pas à mon état, et je serais plus honteux encore de le faire depuis que j'ai rencontré dans une chaise à deux chevaux un homme de l'âge, de la dignité et des services de M. d'Aguesseau. » Il n'employa son crédit que contre le jansénisme, dont il redoutait le progrès pour la paix de l'Église et celle de l'État. Fénelon l'encourageait à combattre cette doctrine, et même, par ses lettres au duc de Chevreuse, on voit que l'archevêque de Cambrai stimulait Letellier et ne le trouvait pas assez ardent. Ce serait une trop longue histoire que celle de ces débats alors si passionnés, aujourd'hui si oubliés. Letellier, en poursuivant le jansénisme dans ses écrits et dans la communauté religieuse qui résistait aux décisions de Rome, obéit à sa conscience, mais il attira sur lui la haine du parti, et notamment celle de l'apôtre Saint-Simon, qui était un des plus fervents adeptes de Port-Royal. Tous les endroits de ses *Mémoires* où il parle de Letellier sont remplis d'accusation. Port-Royal détruit par forme d'exécution militaire, la légalité de l'impôt du dixième hardiment proclamée par le probe et généreux casuiste, étaient d'impardonnables griefs aux yeux du sectaire et du grand seigneur (1).

Ce fut entre les bras de Letellier que Louis XIV rendit son âme à Dieu. Son confesseur et son dernier consolateur fut aussitôt exilé, d'abord à Amiens, puis à la Flèche. Il mourut dans cette dernière ville en 1719. Ce jésuite était très-instruit. Il faisait partie de l'Académie des inscriptions. L'on a de lui une édition de Quinte-Curce à l'usage du Dauphin, d'importants articles dans le journal de Trévoux, des ouvrages de controverse religieuse, et la défense des nouveaux chrétiens et des missionnaires de la Chine, du Japon et des Indes. Ni l'austérité des mœurs, ni la droiture des intentions, ni la modestie dans une place qui offrait tout à l'ambition ne lui ont manqué. Ni son ordre ni lui ne gagnèrent rien à sa dignité. Également libéral et désintéressé, il envoya par deux fois sans se faire connaître de fortes sommes d'argent à un savant religieux, le père Fabre, de l'Oratoire, dont on lui avait signalé la gêne.

Reconnaît-on ce personnage si honorable dans les portraits qu'en ont esquissés Saint-Simon, puis Duclos, et dont l'infidélité se perpétue dans plusieurs des notices biographiques qui lui ont été consacrées.

On lit dans Duclos (tome VI, page 403, *Mémoires secrets du règne de Louis XIV*) :

« Le sujet le plus capable de faire regretter le P. la Chaise fut celui qui lui succéda. Animé d'un orgueil de mauvais ange, possédé du désir de dominer, d'asservir tout à sa Compagnie, et sa Compagnie à lui-même, il était craint de ceux qu'il obligeait, dont il faisait des esclaves, et abhorré de tous les autres. »

On lit dans Saint-Simon (tome XI, page 91. Hachette, 1858) :

« Il avait maltraité jusqu'aux jésuites. Tous désapprouvaient la violence de sa conduite ; tous le haïssaient comme on déteste un maître grossier, dur, inaccessible, plein de soi-même, qui se plaît à faire sentir son pouvoir et son mépris. »

(1) V. Boullée, *Histoire de d'Aguesseau*, t. II, page 376 et suiv.



# Journal des Demoiselles

Paris Boulevard des Italiens 1.

88<sup>e</sup> année, Juin 1866

N<sup>o</sup> 6.

Provinciale, Desterberg, Rue du Commerce 18<sup>e</sup> Porte de Cologne

Ayuntamiento de Madrid

Amsterdam, Desterberg, Meuwendijk, Over St. Nicolaas Straat



Il y a eu plus près de notre époque deux autres Letellier : l'un avocat, ancien secrétaire de la chambre des députés, traducteur estimé des *Annales de Tacite* ; l'autre (Adrien Constant), né à Bologne, assez

connu comme grammairien ; M. Bouillet (*Dictionnaire des sciences, lettres et arts*) le signale comme propagateur des cacographies.

## DE BAYONNE A SAINT-SÉBASTIEN

(Deuxième Lettre.)

Es-tu désaturée de mon voyage, ma chère sœur ? je l'espère, après la petite halte que nous venons de faire. Je vais donc de nouveau mettre ma plume en course et continuer le récit que tu m'as imposé.

Nous nous sommes quittées à Saint-Jean-de-Luz, revenons dans cette ville où, je le répète, on cherche en vain les traces du grand siècle ; elle y fit cependant si belle figure qu'on disait alors :

*Son-Jan de Lutz, petit Paris !*

Mais tandis que le grand Paris s'embellissait, s'augmentait avec le temps, le petit s'amoindrisait, tombait comme un vieillard qu'aucun bras ne soutient et qui ne pourra longtemps supporter le poids des années ; lui rendre, par la pensée, l'éclat de ses beaux jours n'est point chose facile ; je l'essayai cependant, mais avant d'arriver au roi, dont le mariage faisait de Saint-Jean-de-Luz un petit Paris, je trouvai toujours et partout le cardinal Mazarin, ce ministre triomphant, qui venait d'unir l'Espagne à la France. A le voir si bien portant, rempli d'animation, d'énergie, roulant dans son vaste cerveau mille projets d'avenir, dirait-on qu'il accomplit, pour ainsi dire, son dernier acte politique. Huit mois s'écouleront à peine, et le ministre italien qui trône en France sera couché dans la tombe !

Mazarin cessa de vivre le 9 mars 1661, entouré de toutes les splendeurs et d'une compagnie de mousquetaires, qu'on lui avait donnée pour le garder, ce qui ne fit point reculer la mort,

*Car la garde qui veille aux barrières du Louvre  
N'en défend pas les rois !*

Le cardinal ne s'abusa point, il sentit approcher sa fin, et, regardant autour de lui avec une indicible tristesse, il répétait souvent : « Il faut quitter tout cela ! »

Je dois cependant rappeler ici, ma bonne Pauline, que les vifs regrets donnés à la vie par celui qui jouissait de toutes ses faveurs, cessèrent de le torturer lorsqu'il se fut chrétiennement préparé à la mort.

Pour tranquilliser sa conscience le cardinal écrivit ses dernières volontés, et légua au roi tout ce qu'il possédait. Le roi refusa ce don testamentaire, et le ministre moribond, en éprouvant une grande satisfaction, institua aussitôt pour son légataire universel

le mari d'une de ses nièces, le maréchal de la Meilleraye ; puis, écoutant les saintes paroles de son confesseur, il se pénétra des douces vérités de notre religion : il comprit qu'il est une autre gloire que celle de ce monde ; il crut au pardon, car il se trouva sans crainte devant l'éternité !...

Mais me voilà hors de mon sujet, et j'aime mieux revenir au temps où le ministre Mazarin, commençant à comprendre son jeune souverain, disait à monsieur de Villeroy, après une audience des députés de Bourgogne : « Avez-vous vu, monsieur le maréchal, comme le roi écoutait en maître et répondait en père ? » Il aurait pu dire encore, en bien des circonstances : « Regardez comme ce maître, ce père, agit en fils soumis et respectueux ! » En effet, rien ne pouvait faire oublier à Louis les égards, la considération qu'il devait à sa mère Anne d'Autriche. Il y a bien de la grandeur, lorsqu'on devient fort, à incliner sa puissance devant celle qui s'affaiblit. Hélas ! dans les familles nous voyons aujourd'hui. ....

Voilà mon esprit galopant encore loin du but et franchissant deux siècles d'un seul bond !

Je te le disais, Pauline, il est bien difficile d'oublier ce qui est, pour retrouver ce qui était. Je voulus encore l'essayer cependant, mais, afin de tenir ma pensée en bride et de lui faire suivre la route sans trop dévier, je pris le parti de fermer les yeux. N'étant point ainsi distraite par la réalité présente, je regardais plus facilement dans le passé et je pus me croire au 9 juin 1660, jour où Louis XIV faisait son entrée solennelle à Saint-Jean-de-Luz.

Comme la foule, j'admirai ce carrosse qui avait coûté cinquante mille écus.

Je voyais encore le cardinal, radieux, croyant bientôt, dit-on, saisir la triple couronne de saint Pierre, et, en attendant, étaler un luxe qui rivalisait avec celui de son maître.

J'admirais ce jeune héros formé par Turenne au métier des armes ; il avait déjà gagné des batailles, et il venait de remporter une victoire plus difficile encore : il s'était vaincu lui-même !

Épris des charmes de Marie de Mancini, nièce de Mazarin, qui prétendait se faire épouser par le jeune monarque, il sacrifia un fol amour à l'amour de la France, et, heureux d'avoir fait son devoir, je voyais

ce roi de 21 ans, si beau, si majestueux, aller en sou-  
riant au-devant de sa jolie fiancée.

Je me hasarde presque à monter sur le plancher  
provisoire qui recouvrait le pavé depuis le château  
de l'Infante jusqu'à l'église; je vois passer la cour à  
pied et la jeune reine portant la couronne de France:  
elle lui semblait lourde déjà, puisque M<sup>me</sup> de Noailles,  
sa dame d'atour, soutenait par derrière cette cou-  
ronne d'or.

J'assistais au mariage consacré par Olce, évêque de  
Bayonne, qui mourut trois jours après.

La cérémonie religieuse étant terminée, je vois des  
ouvriers s'emparer de la principale porte de l'église  
et la murer, voulant indiquer ainsi, sans doute, que  
le *neq plus ultra* des grandeurs humaines avait  
passé son seuil ou bien, pour éviter que les pas du  
vulgaire ne vinssent effacer l'empreinte de tant d'illus-  
tres pas; ce qu'il y a de positif, c'est que la porte fut  
murée!

J'entends les acclamations enthousiastes des popu-  
lations auxquelles la cour donnait un de ses plus pom-  
peux spectacles.

Je vois les flots d'un monde élégant, tumultueux,  
s'agiter, se presser dans les rues; fatiguée, enfin, j'ou-  
vre les yeux et je vois mieux que tout cela pour nous,  
je vois... des amis!... Alard, l'inimitable violon et sa  
charmante famille; tu devines notre joie à cette ren-  
contre inattendue.

Alard se cachait derrière les rochers de son pays  
pour se soustraire aux ennuis de la renommée, et  
pour jouir des vacances entre sa femme et ses enfants.  
Ils nous firent de tout cœur les honneurs du plus  
beau pays du monde. La mer et les Pyrénées, que  
peut-on désirer de plus?... A Biarritz, les arbres, la  
verdure manquent; à Saint-Jean-de-Luz, c'est un prin-  
temps continu. On trouve également sur cette côte  
un établissement et des baigneurs, mais on ne se dis-  
pute pas, comme à Biarritz, les flots de la mer; on y  
peut oublier Paris et sa fashion, cauchemar du tou-  
riste, qui voudrait voir enfin autre chose que le mi-  
rage du boulevard Italien.

Pour répondre à notre amour du nouveau, on nous  
conduisit au delà de la France, devant Fontarabie.  
Pour le coup nous sommes loin de Paris, et la curiosité,  
cette fois, est pleinement satisfaite! La ville de Fon-  
tarabie domine la Bidassoa, près de son embouchure;  
elle est en face d'Hendaye, petite ville française, qui  
avait une citadelle aussi. Ces deux voisines, séparées  
par la rivière, ne cessèrent de tirer l'une sur l'autre  
que lorsqu'elles n'eurent plus de canons; et toutes les  
deux ne sont aujourd'hui que décombres. Mais Fon-  
tarabie est bien autrement intéressante à visiter.

Jadis elle était une place forte redoutable; sentinelle  
avancée de l'Espagne, elle la gardait vaillamment.  
Ses remparts, ses fortifications, son château, ses por-  
tes, ses ponts-levis, sont à l'état de ruine, mais ajustés  
par le hasard d'une façon si pittoresque, qu'ils sont  
une bonne fortune pour l'artiste.

La vieille sentinelle espagnole avait une telle habi-  
tude de repousser l'étranger, qu'elle continue, sans  
doute, à crier: « Passez au large! » car la moderne  
civilisation n'a point osé pénétrer dans ses murs, tout  
délabrés qu'ils sont; aussi rien n'est plus primitif,  
plus singulier que sa rue principale; cette qualifica-  
tion de *principale* peut sembler ambitieuse ici, puis-  
qu'à vrai dire, il ne reste de Fontarabie qu'une seule

rue; on y voit des boutiques noires, qui, au moyen  
âge, je crois, eussent semblé arriérées; les maisons  
qui la bordent n'ont généralement qu'un étage ou deux  
au plus: elles sont si bizarres, et témoignent d'habitu-  
des si étrangères aux nôtres, que l'on ne sait plus à  
quel temps, à quelle nation elles appartenaient. Aux  
plus anciennes de ces demeures on voit suspendues des  
espèces de cages à poulets, dont les barreaux épais,  
serrés forment des carreaux semblables à ceux d'un  
parloir de couvent; c'est là que la maîtresse du logis  
vient voir sans être vue et, soi-disant, respirer dans  
cette rue étroite où l'air a de la peine à circuler.

Il faut reprendre haleine pour arriver au point cul-  
minant de cette rue montueuse: à mi-côte, à peu près,  
on trouve l'église; elle est belle et semble riche en-  
core. Des prêtres en sortaient lorsque nous y entrâmes.  
Leur costume n'est plus celui de nos ecclésiastiques:  
avec leurs robes sans ceintures, leurs grands cha-  
peaux à larges bords, relevés de côté (1), ils ressem-  
blent aux frères de la Doctrine chrétienne.

C'est dans l'église de Fontarabie, en 1660 le 3 juin,  
que l'infante Marie-Thérèse épousa, par procuration,  
son jeune fiancé, Louis XIV. De quel éclat resplendis-  
sait alors cette cathédrale! Que de chants d'allégresse  
frappèrent ses voûtes; mais sur ces dalles tombèrent  
aussi de douloureuses larmes: car si le roi d'Espagne  
était heureux, le père sentait son cœur déchiré! il  
allait perdre la joie de son intérieur, son plus cher  
trésor, la fille de sa première femme, sa bien-aimée  
petite infante!... On assure que Philippe IV ne cessa  
de sangloter pendant toute la cérémonie du ma-  
riage, célébrée par l'évêque de Pampelune; l'évêque  
de Fréjus servait de témoin, le ministre don Louis de  
Haro représentait le roi de France. La pâleur de l'in-  
fante trahissait seule son émotion; à ce moment où  
elle implorait le Dieu fort, elle eut de la force aussi,  
et, malgré son jeune âge, elle montra une grande di-  
gnité, qui fut admirée à la cour.

La population de Fontarabie me parut belle, mais  
pauvre; elle s'en console par les titres de hauts et  
puissants seigneurs dont elle s'honore généralement,  
ainsi que l'attestent les armoiries, les couronnes, les  
devises largement sculptées sur presque toutes les  
maisons. Dans mon étonnement, je m'écriai: « Fon-  
tarabie n'a donc que des maisons nobles! » Une dame  
m'entendit du haut de son balcon et me fit un signe  
affirmatif, rempli d'orgueil, mais aussi rempli de di-  
gnité.

Nous étions enchantés de l'aspect de Fontarabie,  
cependant aucun de nous n'eût voulu y séjourner, et,  
après le coucher du soleil, nous reprîmes notre bar-  
que pour remonter la Bidassoa et revenir en France  
chercher un gîte plus confortable.

Ce petit voyage nous avait charmés; nous en refîmes  
d'autres encore autour de Saint-Jean-de-Luz. Plus  
ieurs fois nous avons entendu sonner l'heure au  
village d'Urugne, où sur le cadran de l'horloge on lit  
ces lugubres paroles écrites en latin: « Toutes les heu-  
res frappent, la dernière tue! » Enfin, d'excursion en  
excursion, nous sommes allés jusqu'à Saint-Sébastien,  
avec M. et madame Allard.

La route de Saint-Jean-de-Luz à Saint-Sébastien est

(1) La mode, qui le croirait? a pris là un de ses mo-  
dèles, et les chapeaux Fontarabie ont fait fureur de Biar-  
ritz à Bade.

magnifique, les points de vue qu'elle présente varient sans cesse et tiennent la curiosité en tel éveil, que l'on arrive au but sans s'être douté de la longueur du chemin. La végétation est véritablement luxuriante, les frais ombrages, les prés fleuris, les nombreux troupeaux que nous apercevions me donnaient bonne envie de me jeter dans l'idylle, et de m'écrier avec madame Deshoullières :

« Hélas ! petits moutons, que vous êtes heureux ! »

Mais la pastorale n'est guère de mode que sur les éventails ; je revenais vite sur le terrain de l'époque, en écoutant ma chère compagne. Tu sais quel amour d'agronomie s'empare d'elle aussitôt qu'elle quitte Paris, elle s'enthousiasmait donc non-seulement sur les sites variés, sur la belle nature, mais aussi sur les productions du pays ; c'était encore entre elle et Alard un genre de duo très-harmonieux. Les blés d'Espagne surtout les passionnaient ; ils sont superbes, j'en conviens, et dépassent presque en hauteur les maisons des paysans. Ils ont fait une telle impression sur mon amie, qu'elle en parle souvent encore, et comme la pensée musicale se mêle à toutes ses autres pensées, je m'attends à quelques nouvelles compositions, où elle chantera sur son piano, non pas des *Folies d'Espagne*, mais les blés d'Espagne, avec variations !

Le Passage, bourgade que l'on trouve avant d'arriver à Saint-Sébastien, nous a vivement impressionnés par sa position exceptionnelle. — Figure-toi un énorme bassin, un lac autour duquel se voient de pittoresques habitations bâties en amphithéâtre et venant se baigner jusque dans la mer, car les eaux de ce bassin sont celles de l'Océan, parvenu à se frayer un étroit passage entre deux hautes montagnes ; mais, ce passage franchi, la mer se développe et prend ses ébats dans le grand bassin entouré de riantes montagnes. Par les fenêtres de la plupart des maisons, ou, pour mieux dire, de leur balcon (cette mode est générale en Espagne), on peut se donner le plaisir de la pêche lorsque la mer est haute. Malheureusement, à la marée basse, le bassin reste veuf de ses eaux transparentes, il prend un aspect triste et boueux : toute médaille n'a-t-elle pas son revers ?... Mais, j'y pense, n'est-ce pas un charme de plus, une coquetterie de l'Océan, pour que ce délicieux paysage échappe aux fâcheux effets de l'habitude ?

Continuons notre route accidentée, et bientôt nous arriverons à Saint-Sébastien. Cette ville apparaît tout à coup, comme si elle sortait de l'onde, au milieu des bosquets et des fleurs ; elle est presque entièrement neuve, bien bâtie, agréable et commerçante. La reine d'Espagne vient sur sa plage prendre les bains, et elle a raison : on n'en peut trouver de plus favorable, de plus attrayante.

Devant cette charmante ville, que les montagnes protègent, que la mer caresse, que le soleil éclaire sans brûler, voyant de toute part une nature si belle, si riche, entouré enfin de tant de témoignages de la bonté de Dieu, on se demande comment les hommes ont pu être cruels ? comment ils ont pu si longtemps voiler ces riants paysages par la sombre fumée du canon ? comment ils ont pu arroser de tant de sang ces gazons émaillés ? La formidable forteresse qui couronne Saint-Sébastien pourrait répondre, et se donner autant de *mea culpa* que nos intrépides légions

françaises ; elle est restée de son vieux siècle, cette forteresse, pendant que tout rajeunissait à ses pieds, aussi semble-t-elle faire bande à part ; cependant, malgré son air de mauvaise humeur, tous les jours la grâce aimable fait un pas vers elle. Ici une touffe de charmants arbrisseaux s'empare de ses bastions ; là, s'échappent de diverses meurtrières des guirlandes de lierre, véritable symbole de la paix ; c'est une allée de beaux arbres qui conduit aux redoutes, les canons y sont muets, les soldats y jouent, chantent, rient à faire plaisir ; plus loin ce sont des bancs hospitaliers pour les voyageurs qui font l'ascension du fort, ou pour le penseur qui, au-dessus de la terre et de la mer, s'élève vers d'autres sphères.

Enfin, ce château, ce sombre *grogard*, finira par faire comme les vieux de la vieille, il sourira à ses petits-enfants, et se contentera, désormais, du récit glorieux des hauts faits de son temps. Je n'y prendrais pour ma part aucun plaisir ; trop de choses cruelles s'y trouvent mêlées, et je me laissai facilement arracher à ces tristes souvenirs de guerre, par les cris de joie qui éclataient dans Saint-Sébastien ; il y avait grande fête, trois jours de courses de taureaux, c'est-à-dire, trois jours de délire pour la population. On accourait de toutes parts, on chantait dans les rues avec accompagnement de guitare, on dansait le fandango avec accompagnement de castagnettes ; tout le monde endimanché, enrubané circulait dans les rues. Les femmes étaient coiffées avec un art que je ne pouvais cesser d'admirer : leurs cheveux, attachés très-bas derrière la tête comme en France, étaient autrement bien ajustés ; c'est un luxe de tresses, de détails, d'arrangements merveilleux et artistiques, dont on a beaucoup de peine à se rendre compte ; ce joli édifice, si bien construit, n'a pourtant que peu de durée, il tombe généralement à l'heure où Cendrillon laissait tomber sa pantoufle ! En attendant il résiste aux épreuves de la journée, il se montre dans les promenades, très-légalement caché par le voile noir et transparent que les dames portent avec tant de grâce.

Le croirais-tu ? l'un des charmes de l'Espagnole c'est... l'éventail ! il fait, pour ainsi dire, corps avec elle, et si elle déposait cette utilité, on pourrait s'impressionner presque autant que le furent certains sauvages, en voyant des soldats européens ôter leurs chapeaux, qu'ils croyaient être une partie de leur tête.

L'éventail est parfois pour l'Espagnole un joujou qu'elle tourne, retourne en tous sens avec une dextérité de prestidigitateur ; d'autre fois, c'est un baromètre qui s'agit ou reste calme selon le temps qu'il fait au plus profond de l'âme ! C'est encore un télégraphe, dont les signes sont bien compris par les initiés à cette langue. On examine sournoisement derrière son éventail, on dérobe sa rougeur derrière son éventail. C'est un diminutif des jalousies, au travers desquelles on voit sans être vu. Puis, enfin, lorsque vient le temps où le grand jour fatigue les yeux, où tout est difficile, même le moyen de respirer, l'éventail, toujours l'éventail est un objet de première nécessité pour l'Espagnole.

Ces dames portent la crinoline ou la cage d'acier avec autant et plus d'ampleur que nous ; en retour nous cherchons aussi à porter leur éventail mais nous ne savons pas nous en servir comme elles.

Mais ce qu'il faut surtout laisser loin, bien loin de nous, ce sont ces courses de taureaux, jeux cruels, souvenir des joutes arabes ou des cirques romains, qui passionnent l'Espagne entière (1). Celles que nous vîmes à Saint-Sébastien se passaient dans un vaste amphithéâtre disposé comme ceux des anciens; tout d'abord, je songeais de Rome, de ses arènes où tant de victimes chrétiennes furent données en spectacle, et je disais : celui que nous allons avoir n'est, en effet, qu'un jeu ! enfin, je me sentais un courage inaccoutumé, tant que je n'eus rien à braver ! Beaucoup de gens sont courageux à cette condition.

Les nombreux gradins se remplirent de jolies femmes au voile coquet et à l'éventail plus coquet encore, d'hommes élégants, à l'œil noir et au teint bruni, de Français ayant l'air d'arriver de Manille, d'Anglais le chapeau sur la tête et le lorgnon dans l'œil. Du côté opposé à l'ombre, s'entassait un peuple bronzé n'ayant plus rien à redouter du soleil qui dardait sur lui dans toute sa splendeur ; ces places brûlantes sont bien moins chères que les autres.

Bientôt nous vîmes arriver dans l'arène Figaros-ci, Figaros-là, avec leurs résilles, leurs culottes de velours, leurs bas blancs, leurs beaux nœuds de couleur, absolument comme au temps du fameux barbier de Séville : c'étaient les banderillos.

Puis se montèrent les cavaliers picadores, coiffés d'un large feutre empanaché, habillés en chevaliers espagnols ; l'un deux, grand, maigre et pâle rappelait trop le *chevalier de la Triste Figure*, et la lance dont les picadores sont armés, offre encore un point de ressemblance avec le héros de la Manche.

Vinrent ensuite les *espadas* ou toreros, je crois, ces rois de la fête, dont le charmant costume brodé en pailettes scintillait aux rayons du soleil. Enfin, le signal est donné, les divertissements commencent.

L'alguazil, en costume du moyen âge, se présente à cheval dans l'arène, il s'arrête, s'incline devant la loge du président, dont il reçoit la clé du toril (2), cette clé est donnée à un torero qui va ouvrir l'espèce de vomitoire ; à ce moment, acteurs, spectateurs poussent des cris effrayants, l'alguazil se sauve au plus grand galop de son cheval ; on frémit pour le pauvre fonctionnaire, mais cette panique n'est qu'un jeu auquel se laisse prendre l'innocent public dont nous faisons partie ; l'amateur exercé connaît à fond toute la mise en scène et sait qu'on ne laisse échapper le taureau que lorsque le bon alguazil est hors de sa portée.

La musique militaire se fait entendre, le taureau s'élance dans l'arène ! Je croyais le voir arriver les naseaux en feu, cherchant à se jeter sur une victime ; pas du tout, il avait une espèce d'air bon enfant, qui disposait en sa faveur ; il s'arrêta au milieu du cirque, regarda de droite, de gauche avec étonnement, et aussi avec une telle bienveillance, qu'il semblait chercher son chapeau pour saluer le public qui l'applaudissait.

Mais voici les banderillos qui l'agacent en agitant

(1) J'apprends que ces jeux ont été introduits à Bayonne, et qu'on y a construit un cirque destiné aux courses de taureaux.

(2) Loge où sont renfermés les taureaux qui doivent combattre.

devant ses yeux de longs manteaux de soie, rouges, bleus ou jaunes. Le voilà qui s'irrite et fond sur eux ! il faut voir avec quelle habileté ils entortillent la tête de l'animal dans l'étoffe de soie, et avec quelle grâce, quelle agilité ils franchissent, d'un seul bond, la haute cloison qui entoure l'arène.

Les trompettes sonnent, un picador se présente à cheval, la lance au poing, il la tient très-courte pour mieux se défendre, mais le pauvre cheval reste ainsi beaucoup plus exposé. Le combattant parvient facilement à piquer le taureau, il l'ensanglante, oh ! pour le coup celui-ci devient furieux, il cherche à se venger, mais la lance le repousse, le combat est plus ou moins terrible ! L'homme, par bonheur, est rarement blessé, mais sur le pauvre cheval retombe la colère du taureau, il l'enlève avec ses cornes, il le perche, l'éventre ; les entrailles de la victime s'échappent, et pour les retenir on les refoule en bourrant son ventre d'étope ; effrayé, éperonné il galope encore, et encore reçoit de nouvelles blessures, jusqu'à ce qu'il tombe, et souvent avec son cavalier.

Les banderilleros ajoutent à la rage du taureau, en lui enfonçant dans les chairs des flèches garnies de rubans, mais faites comme les hameçons et qui, une fois entrées, ne peuvent plus sortir, ces flèches parfois contiennent des fusées ! ainsi torturé, l'animal court sur tous en désespéré, il blesse et tue s'il le peut ; on ne sait comment éviter son courroux, c'est affreux ! nous n'osions plus regarder. Enfin, arrive l'*espada*, il cache dans un grand pavillon de soie rouge, une longue épée, il se pose seul devant le taureau ; celui-ci vise à la soie rouge, que l'*espada* dirige avec adresse, afin que son ennemi présente sa partie la plus vulnérable, et lorsqu'il baisse la tête pour passer ses cornes dans le pavillon, le hardi combattant s'élance et enfonce dans le cou du taureau son épée jusqu'à la garde. Le blessé veut se jeter sur l'*espada*, mais les forces lui manquent, il tombe à genoux et bientôt après il est mort.

Les spectateurs acclament le vainqueur, quel qu'il soit, dit-on ; car le taureau ayant un jour tué l'*espada*, les cris de : *Bravo toro* se firent entendre de toute part. Cette fois c'était bien l'animal encorné qui était resté sur le terrain. Six mulets déguisés par des housses bigarrées, parés de rubans et de grelots, vinrent au son des trompettes, promener dans l'arène le corps de la victime.

Quelques instants plus tard la musique recommence. Voici un autre taureau qui se présente, voici les banderilleros, les picadores, l'*espada*, voici les hommes culbutés, les chevaux éventrés, l'animal terrassé et, enfin, traîné par les mulets !

Nous vîmes ainsi trois courses, mais à la quatrième notre courage était épuisé. La scène ne variait que par le plus ou moins de souffrances des animaux, que par le plus ou moins de dangers courus par les combattants. Plusieurs picadores tombèrent sous leurs chevaux, on ne les dégagea qu'avec peine ; l'un d'eux allait être atteint, lorsqu'un des banderilleros enveloppa de son manteau la tête de l'animal qui tourna soudain sa colère contre lui, mais déjà il s'était envolé, on peut le dire, et se trouvait à l'abri derrière la cloison.

Un malheureux cheval restait par terre sans mouvement ; il semblait bien mort, mais chaque fois que le taureau passa près de lui il reçut d'affreux coups

de cornes, et les convulsions de la pauvre bête vinrent prouver qu'elle vivait encore!

Un autre cheval galopait dans l'arène et marchait sur ses entrailles traînantes!... c'était assez, c'était trop pour nous! nous étions vraiment malades, et pour ma part je suis sorti :

« Jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus. »

Si les jeux qui se donnent dans l'arène sont cruels, le spectacle du public qui y assiste a son côté barbare aussi. A la moindre incertitude des picadores ou de l'espada, s'ils ne s'y prennent pas, enfin, au gré des spectateurs, ceux-ci deviennent plus furieux que le taureau; les voix éclatent, les femmes, les enfants même crient avec rage; le peuple montre un poing menaçant à celui qui n'expose point assez sa vie; des injures tombent sur lui; les cannes, les bâtons, se lèvent menaçants!

Ce flot soulevé ne se contient pas toujours. Il s'abattit quelques semaines après les courses de Saint-Sébastien, dans l'arène de Guadalupe: le public mécontent tua non-seulement le taureau, mais encore l'espada! — Ceci est rare, il est vrai, mais les menaces formidables, les hurlements populaires, accompagnent presque toujours ces jeux, qui semblent appartenir au temps, au pays « où l'on buvait le sang dans le crâne de

son père (1). » et non à ces belles contrées si gaies, si animées, où tous les nobles sentiments trouvent des échos. Comment se fait-il, surtout, que des femmes aux regards veloutés qui ne doivent refléter que de douces émotions, puissent s'illuminer par l'éclat d'une joie féroce, j'ose le dire, devant un spectacle si hideux! — Il fut notre cauchemar, et nous dûmes l'oublier pour emporter un bon souvenir de notre excursion à Saint-Sébastien.

En rentrant en France sur le pont de la Bidassoa, j'aperçus, accoudé sur le parapet, le troubadour de la diligence. Par quel hasard était-il là? je ne sais; il fredonnait en regardant couler l'eau. Peut-être se livrait-il à ses inspirations? Il vint à moi, comme à une ancienne connaissance, témoignant un véritable plaisir de cette rencontre inattendue. Il nous invita beaucoup à visiter ses montagnes, offrant de nous servir de guide et nous promettant chez lui le plus cordial accueil; nous lui promîmes notre visite, mais pour un autre voyage, car celui-ci m'avait un peu fatiguée, je commençais à sentir le besoin du repos, repos que nous avons été chercher dans notre petit chalet des bords de l'Océan, avant de nous rejeter dans le flot parisien. Tu sais cela, ma chère Pauline, tu sais aussi combien je t'aime; laisse-moi donc t'embrasser en sœur, en amie.

EMMA FERRAND.

(1) Victor Hugo.

## BIBLIOGRAPHIE

### MADAME SWETCHINE

SA VIE ET SES ŒUVRES (1)

PUBLIÉES PAR M. LE COMTE DE FALLOUX.

(Deuxième article.)

Madame Swetchine a suivi l'exemple de son ami, le comte de Maistre, en choisissant la langue française pour organe de ses pensées, et comme lui, comme son frère, l'auteur du *Lépreux* et du *Voyage autour de ma chambre*, comme madame de Krüdner, comme madame Necker, comme Hamilton, comme le Suédois Oxenstiern, elle a enrichi la littérature du pays de son adoption. Ce n'est pas qu'elle nous ait choisis pour ses héritiers : elle n'écrivait point pour la postérité, et jamais l'idée de s'adresser au public ne lui était venue. Elle écrivait pour elle-même, relisant peu, détruisant souvent ce qu'elle avait tracé; après une journée d'étude et de conversation, elle

déposait à la hâte sur le papier les pensées que lui avaient suggérées les livres et les hommes; parfois elle suivait un même sujet dans tous ses développements, ainsi qu'elle l'a fait dans son *Traité de la vieillesse* et dans celui de la *Résignation*; d'autres fois, elle jetait ses idées au hasard, selon l'événement ou la lecture qui l'avait préoccupée. Dans une longue vie, dont tous les instants furent consacrés à la réflexion, au progrès intérieur, elle aurait pu amasser des volumes, qui eussent été le fidèle portrait de son âme aux diverses époques de son existence; mais sa main sévère a détruit la plus grande partie de ce trésor; madame Swetchine n'a laissé que deux recueils de *Pensées*, le *Traité de la Résignation*, quelques pages sur la *Résignation*, et des *prières*, des *méditations*, qui seront publiées plus tard; petit bagage qui n'a échappé que par miracle à l'arrêt de proscription dont elle frappait ses écrits. Ce ne sont pas les plus gros volumes qui vont le plus droit à l'immortalité : Vauvenargues, la Rochefoucauld, n'ont laissé que quelques feuillets, le génie de Pascal se résume pour nous en deux volumes; madame Swetchine, qui a du premier la douce mélancolie, du second l'observation pénétrante, et qui a de Pascal la foi avec des vues plus larges et plus réellement chrétiennes que

(1) Seconde édition, format Charpentier, prix : 7 francs.

les siennes, madame Swetchine aura aussi sa place marquée parmi nos penseurs et nos moralistes. Qu'on en juge par ces citations :

« Que notre vie soit pure comme un champ de neige où nos pas s'impriment sans laisser de souillure.

» Qu'est-ce que se résigner? c'est mettre Dieu entre la douleur et soi.

» Les expressions exagérées font dissonance avec l'idée et blessent les esprits justes.

» — Ne le plaignez pas, il est coupable! — Dure et révoltante parole! Il est coupable! et c'est là à quoi s'attache ma plus vive, ma plus tendre compassion. L'innocent opprimé par le sort ou par les hommes a deux asiles qui ne peuvent lui manquer : Dieu et sa conscience. Le coupable n'ose lever les yeux vers Dieu qu'il a offensé; il n'ose descendre en lui-même, où le remords se reproduit sous toutes les formes. Son seul et dernier asile, c'est notre pitié. Ah! que notre estime, notre admiration soient pour la vertu persécutée ou même triomphante; mais que nos larmes tombent sur les plaies de la conscience comme l'huile du Samaritain.

» La conscience est l'hôte le plus doux et le plus incommode : c'est la voix qui redemandait Abel à son frère, ou cette harmonie céleste qui retentissait aux oreilles des martyrs pour adoucir leurs souffrances.

» La politesse, chez une maîtresse de maison, consiste à alimenter la conversation et à ne s'en emparer jamais : elle a la garde de cette espèce de feu sacré, mais il faut que tout le monde puisse s'en approcher.

» Ne désirons d'esprit que ce qu'il en faut pour être parfaitement bon, et c'est en désirer beaucoup; car la bonté se compose avant tout de l'intelligence de tous les besoins hors de nous et de tous les moyens d'y pourvoir qui sont en nous-mêmes.

» Le plus coupable des excès de la liberté est de se nuire à elle-même.

» Si l'on mettait toujours à comprendre le temps que l'on met à paraître avoir compris, et à écouter le temps où l'on ne songe qu'à répondre, tout le monde n'y trouverait-il pas son compte?

» Les cœurs aimants sont comme les indigents : ils vivent de ce qu'on leur donne.

» Le don qui ne laisse point de vide, comment laisserait-il une trace?

» Allons toujours au delà des devoirs tracés, et restons toujours en deçà des plaisirs permis.

» Ces diverses pensées, si nobles, si délicates, où la connaissance du monde et celle du cœur jettent leur double lumière, sont dues à la jeunesse de madame Swetchine; elle les a écrites en Russie, vers l'année 1812, et le petit cahier où elle les avait réunies porte le titre modeste d'*Airelles*. L'airielle est un petit fruit qui croît sous les latitudes septentrionales; il mûrit sous la neige, et il n'offre qu'une très-vague et très-faible ressemblance avec la fraise ou la cerise de notre pays. C'était à l'abri de cette humble invocation que madame Swetchine avait placé ses premiers écrits, mais ses airielles mûrissaient et se parfumaient sous l'ardeur de son âme et de cette imagination à la fois si fine et si vive. Les *Pensées* suivantes, écrites durant l'âge mûr, portent l'empreinte de la profonde transformation opérée dans

cette âme, toujours si pure, alors si sainte. A dater de ce moment, la maxime devient souvent une invocation, la réflexion une prière.

» Si l'on me demandait comment je comprends, à mon usage, le bonheur céleste, je répondrais : Le ciel, c'est aimer en paix.

» Mon Dieu! mon sort est entre vos mains! je l'y mets, je l'y mettrais s'il n'y était pas, je l'y remettrais sans cesse!

» Dieu voit tout! Années accumulées de souffrances, aujourd'hui, puis-je vouloir n'avoir pas souffert!

» Le Dieu des chrétiens est le Dieu des métamorphoses. Vous jetez dans son sein la douleur, vous en retirez la paix; vous y jetez le désespoir, c'est l'espérance qui surgit : c'est un pécheur qu'il a touché, et c'est un saint qui lui rend grâce.

» La trace du péché originel se retrouve dans toutes les âmes, comme celle du déluge sur les plus hautes montagnes.

» Ne jugez pas, dit le Seigneur. Commandement bien simple dans le monde où il n'y a pas d'innocents pour juger les coupables.

» Comme on sent dans ces pensées, dans ces cris du cœur vers le ciel, que cette âme est désormais possédée par l'invisible, et que, débarrassée des choses de la terre, elle s'élève, elle monte, elle cherche son Dieu. *Qui me donnera les ailes de la colombe?* disait le Psalmiste. On sent cette aspiration dans presque toutes les pensées écrites depuis sa conversion. La *Vieillesse* a été l'objet sérieux des méditations de madame Swetchine, et là encore on sent que ce beau soleil de la foi qui avait éclairé et dirigé ses brillantes années, devait et illuminait son couchant. Ju-geons-en!

» Le vieillard sait, et c'est bien quelque chose que de savoir! Avoir vu, durant une longue vie, Dieu ayant toujours raison, pouvoir se dire *parfaitement content de lui*, admirer sa loi justifiée en tous points, avoir mesuré le néant que l'on quitte, pesé sa poussière et entrevu avec certitude les biens que l'on attend, n'est-ce pas aussi quelque chose?

» La vieillesse, c'est la vie arrivée à son samedi saint, veille de sa résurrection glorieuse, lendemain de tous les déchirements de la terre, de tous les supplices de la croix!

» Quelle bénédiction qu'une vieillesse chrétienne! combien elle opère de développements auxquels on n'atteint ni dans la jeunesse, ni dans l'âge mûr! cette halte à la fin de la course permet au voyageur d'essuyer la sueur qui couvre son front, de secouer la poussière qui le souille avant d'entrer dans la salle du festin du Père de famille. Enlevé par un pouvoir surnaturel, il quitte les dernières sommités où il était monté. Il regardait de bas en haut, il envisage face à face; il espérait la réunion, et la réunion s'opère; il ne méprise ni le monde ni les biens qu'il abandonne, mais comme il les voit d'un autre hémisphère, les proportions lui en paraissent changées.

» Toute la vie du vieillard est pleine de désintéressement : dans ce qu'il commence, tout est gland pour lui, il ne verra le chêne d'aucune de ses espérance; tout ce qu'il commence, même s'il l'achève, c'est d'autres qui en jouiront.

» Un grand chagrin pour la vieillesse, c'est que Notre-Seigneur n'ait pas sanctifié cet âge de la vie en le traversant. C'est le seul âge auquel il n'ait pas lé-

gué ses exemples. Les enseignements de son enfance, tout silencieux qu'ils sont, n'en sont pas moins instructifs, néanmoins l'Evangile leur donne peu de développements : on dirait que le milieu seul de la vie est en lumière pour nous apprendre, enfants, qu'il faut nous hâter de devenir des hommes, et plus tard, de devenir des saints !

Il y a en Russie une coutume ancienne fort touchante, fidèlement observée par nos aïeux. A l'heure du départ, les préparatifs achevés, tout le monde s'assied, les voyageurs et les assistants, comme en une halte solennelle, comme pour un dernier recueillement avant le moment suprême de la séparation. N'est-ce pas là un type frappant de la vieillesse qui n'est elle-même qu'une halte avant le départ.

Voyageurs d'un moment aux rives étrangères,  
Consolerez-vous, vous êtes immortels !

La vieillesse est la nuit de la vie ; la nuit est la vieillesse de la journée, et néanmoins la nuit est pleine de magnificence, et pour bien des êtres, elle est plus brillante que le jour.... C'est à la vieillesse qu'est accordée la manifestation de Dieu la plus intime et la plus évidente, comme c'est à la nuit qu'il a été donné d'être témoin de la naissance du Christ et de sa résurrection ; nuits resplendissantes qui ont été saluées du nom d'heureuses !

Parfois, dans les nuits prolongées du pôle, apparaît une lueur qui ressemble à l'aurore, et qui dissipe un instant les ténèbres ; ainsi, dans l'âge avancé, des illuminations instinctives et comme appartenant à un jour nouveau viennent frapper les yeux. Les heures de la nuit m'ont fait du bien ; il est rare que ces chères compagnes ne m'apportent pas comme un bienfait quelque sentiment ou quelque pensée du ciel.

Je me recueille, ô mon Dieu ! à la fin de ma vie comme à la fin d'une journée, pour vous apporter les pensées de ma foi et de mon amour. Les dernières pensées d'un cœur qui vous aime ressemblent aux rayons plus intenses et plus colorés avant de disparaître. Vous avez voulu, ô mon Dieu ! que la vie fût belle jusqu'au bout ! faites-moi croire, reverdir, monter comme la plante qui dresse encore une fois sa tête vers vous avant de donner sa graine et de mourir !

Le souffle de l'immortalité est dans ces pages ; rarement nous en avons lu de plus consolantes, et quand madame Swetchine n'aurait laissé que ses pensées sur la Vieillesse, ce serait assez pour faire bénir sa mémoire. Mais le *Traité sur la résignation* ajoute à la reconnaissance que lui doivent les cœurs chrétiens ; là, comme le disent à bon droit les éditeurs, des traits dignes de la Bruyère, abondent à côté d'élévations dignes de saint Augustin. Malheureusement, ce travail qu'elle avait entrepris pour elle-même, est resté inachevé. Nous en citerons cependant quelques passages, en choisissant dans ces conseils ce qu'il y a de plus pratique.

Voilà le miracle de la résignation, quant aux peines qui nous viennent des personnes, c'est de les faire transparentes et de nous montrer Dieu derrière elles. Du moment où l'on a entrevu le Sauveur à travers le voile léger des événements et des hommes, les injures, les offenses, les torts les plus intentionnels, les plus directs ne sont que le doigt divin traçant la voie miséricordieuse qui conduit au bonheur

futur. Nos peines peuvent encore nous faire souffrir, mais elles n'ont plus de venin.

Pouvez-vous dire que ce chagrin, cette inquiétude dont la dévorante fixité vous absorbe, une fois éloignés, vous laisseraient pour toujours, au moins pour longtemps, dans une satisfaction entière et une sécurité profonde ? Mais si, au lieu de cela, vous devez d'une manière ou de l'autre continuer ou recommencer à souffrir, la grande, l'inévitable loi étant de souffrir, que vous en importe, après tout, le mode et la façon ?

Songez-t-on bien à quel degré mourir de chagrin est une mort impie ? Y a-t-il un saint qui soit mort de chagrin ?

La douleur du chrétien me semble trouver son fidèle emblème dans ce petit enfant innocent couché immobile dans son cercueil que des fleurs embauvent. Pour le petit enfant, la possession de Dieu ; pour la douleur chrétienne, la certitude de la posséder un jour. L'enfant est allé à Dieu ; Dieu viendra à la douleur, et elle l'attend ; elle sait qu'il viendra, et s'il apporte quelque délai, elle l'attendra encore, car il viendra certainement.

A quelques épreuves que nous soyons soumis, quelque dépouillés d'appuis, de consolations et de mérites que nous puissions être, ne nous resterait-il pas encore le sort de ces étoiles qui, selon l'expression du Prophète, prennent plaisir à luire pour celui qui les a créées ?

Lors même que nous pourrions entrer au ciel par une autre porte que par celle des tribulations, l'amour seul de Dieu devrait nous en ôter aussi bien la pensée que le désir, car c'est ainsi que notre divin Maître, et après lui tous les saints y sont entrés, portant leur croix et parcourant un chemin couvert d'épines. Quels exemples l'Ecriture propose-t-elle à notre imitation ? Ne sont-ce pas toujours des cœurs près à tous les héroïsmes du dévouement et de l'immolation ? Est-ce Abraham, est-ce Job que la douleur eût fait reculer ? N'est-ce pas elle qui arrache à David ses plus magnifiques accents ? Aimer et souffrir, n'est-ce pas une seule et même chose pour tous les martyrs de la nouvelle loi ?

Que de citations encore nous pourrions puiser dans ces pages courtes, mais remplies de doctrine et d'expérience, et que la douleur, consolée par la foi, semble avoir dictées ! Il faut se borner. Nous avons cherché, autant que nous l'avons pu, à faire connaître madame Swetchine dans sa vie et dans ses œuvres, qui réciproquement se commentent et s'expliquent, et nous espérons que cette mémoire vénérée empruntera quelque chose de durable à la religion qui lui a dicté tant de sacrifices, inspiré de si nobles pages, qui a donné tant d'humilité à sa vie et tant de retentissement à sa mort.

M. BOURDON.

## SCÈNES DU MONDE RÉEL

Par M<sup>lle</sup> S. ULLIAC-TRÉMADEURE (1).

Quand les études finissent, l'amour de la lecture

(1) Un beau volume format Charpentier, prix : 3 fr. 50. Chez Maillet, 15, rue Tronchet, Paris. Par la poste, 3 fr. 80.

s'éveille, et souvent les mères vigilantes ne savent trop comment satisfaire à ce goût si naturel, si désirable même, que toute l'éducation tend à faire naître, et que, cependant, il est difficile de satisfaire innocemment. Nous parlons des jeunes filles. Les livres abondent; les petits journaux illustrés inondent les tables, et au milieu de ce déluge d'équivoques richesses, l'embarras des mères reste presque le même, tant est restreint le nombre des livres que peuvent lire les jeunes personnes, entre la sortie de pension et le mariage. Cette rareté s'explique par les difficultés qu'offre ce genre de littérature; il est plus aisé de créer un roman à grandes aventures, à bruyants coups d'épée, que d'analyser d'une plume délicate les sentiments du cœur; il est plus aisé de composer d'un style didactique un gros traité de morale, que de peindre, avec tact et mesure, les défauts qui éloignent du devoir et du bonheur; il faut avoir vécu et réfléchi pour pouvoir en écrivant faire du bien aux autres; pour divertir, il suffit d'une certaine dose d'imagination, et parfois d'une certaine dose d'audace qui livre carrière à la folle du logis.

En réunissant en un volume plusieurs Nouvelles déjà publiées, mademoiselle Ulliac-Trémadeure offre aux jeunes filles une de ces lectures saines, auxquelles on revient à plusieurs fois, et qui ont l'heureux privilège de ne faire naître que de purs sentiments, de n'inspirer que de salutaires réflexions. Chacun de ces petits drames révèle une grande vérité. *Une Maison de Paris* est un gentil tableau d'intérieur où l'on voit le bonheur qui tourne le dos à la fortune et qui se fixe là où règnent le travail et les saintes affections.

Les *Confidences* mettent les jeunes filles en garde contre le danger de certaines amitiés, de certaines intimités; dans *Louise*, on voit le prix d'une amie dévouée et qui sait faire entendre la vérité à celle qu'elle

aime; un *Mariage dans le grand monde*, scène du dix-huitième siècle, peint agréablement l'influence qu'une femme sensée et pieuse peut exercer autour d'elle; *Béatrix* est un tableau historique qui n'est pas sans mérite; *Julie*, le chef-d'œuvre de ce volume, apprendra aux jeunes filles qu'un homme, fût-il laid, sot, ridicule, n'est jamais un être sans conséquence dont on puisse se jouer; *L'Aïeule*, dans une série de jolies scènes, déroule un caractère de femme bon et surtout profondément vrai, et *Giselle* est le récit d'une action noble et désintéressée, peinte avec de fraîches couleurs.

On voit que ce volume est fort tentant. On y retrouve toutes les qualités du talent de mademoiselle Ulliac: un style pur et correct, de la finesse d'observation, une étude vraie des caractères des jeunes filles, qui montre combien elle connaît celles pour qui elle écrit. Elle s'adresse à un nombreux auditoire, car elle est connue et aimée de la jeune génération qu'elle a aidé à élever, et ses habiles leçons redresseront plus d'une idée fautive, dissiperont plus d'une dangereuse illusion. Elle apprendra par d'aimables exemples, racontés avec grâce, elle apprendra à ses jeunes amies que la félicité ne suit pas toujours le sillon d'or de la fortune; qu'une étourderie peut enchaîner et gâter toute la vie; que même au milieu des bonnes œuvres il faut se méfier de soi-même et de l'égoïsme qui se tapit au fond du cœur; que le lot des femmes, quoique modeste, est grand, mais que, quelle que soit leur influence, elle ne doit jamais les faire dévier des principes éternels de la justice et du devoir. Nous ne citons rien, car nos lectrices connaissent le remarquable talent de mademoiselle Ulliac, et elles nous sauront gré de ne pas déflorer un livre que toutes sans doute voudront acquérir, et qui sera lu et relu au sein des familles.

M. B.

## LE DROIT D'AÎNESSE

Cinquième article.

Saint-Omer, février 18...

Je respire, car j'espère, il vivra! les médecins, si longtemps alarmés, paraissent plus tranquilles, leurs visites sont moins fréquentes, et ils m'ont rassurée en me disant positivement: — La vie de votre père est hors de danger. — Mais il est encore très-faible, il parle peu, et ses idées n'ont pas de suite, ses mains n'ont pas repris leur mouvement, enfin, la convalescence n'est pas complète. On nous a témoigné de toutes parts un vif intérêt et je m'attache de plus en plus à cette ville de Saint-Omer, où je suis arrivée avec tant de répugnance. J'y vieillirai, j'y mourrai, c'est mon berceau et ce sera ma tombe. Mais avant de mourir, je compte encore sur quelques années heureuses avec mon père et les enfants: lui aussi il porte au cœur

une douleur incurable, il regrette la compagne de sa vie, comme je regrette l'amie de mon enfance; mais sa force d'âme le fera vivre et il assurera l'avenir de ces chers petits. Je ne suis pas sans ambition pour eux; pour moi je voudrais réaliser la devise de saint François de Sales: *Désirer peu et peu désirer*, mais n'est-il pas permis de souhaiter le bonheur à ceux que l'on aime?...

Saint-Omer, avril 18...

Il s'est écoulé bien des semaines depuis que je n'ai ouvert ce cahier: à quoi bon décrire son chagrin, à quoi bon se dire sous toutes les formes que le malheur est devenu l'hôte assidu de votre maison et l'inséparable compagnon de votre vie? Cela est cependant. Mon pauvre père languissait depuis plusieurs semaines,

et comme les médecins paraissaient rassurés sur sa vie, j'étais remplie d'espoir : il me semblait que chaque jour allait amener ce mieux tant désiré, que nous allions arriver à cette existence paisible, où l'aisance apporterait son repos et les affections leurs joies que lui-même m'avait annoncées; il ne restait qu'un pas à franchir... mais chaque lendemain nous laissait au même point que la veille, et l'espace qui nous séparait du mirage restait infranchissable. Je me désolais de la longueur de cette maladie, sans prévoir la rigueur de l'arrêt qui allait nous frapper. Un jour, le vieux docteur Mœris, qui soigne assidûment mon père, me fit descendre avec lui au jardin, et après quelques instants d'un silence que je trouvais lourd de présages, il me dit : « Ma chère demoiselle, je regrette que vous comptiez si absolument sur la guérison prochaine de votre père. — Quoi! monsieur, vous le regardez comme en danger? — Je ne dis pas cela : sa vie est sauve, mais je crains... — Parlez, monsieur! quoi que vous ayez à me dire, parlez! — Eh bien! mademoiselle, je crains pour le cher confrère une maladie longue... tranchons le mot, incurable! le chagrin a pénétré trop profondément dans cette belle organisation, et il a altéré non les principes de la vie, mais ceux du mouvement et... peut-être ceux de la volonté... — Une paralysie, monsieur? — Oui... à peu près... une maladie de la moelle épinière... — Oh! mon pauvre père! dis-je, et des larmes étouffèrent ma voix.

— C'est un grand malheur, reprit le docteur, car il ne faut pas se le dissimuler, le mouvement et la locomotion deviendront de plus en plus impossibles... heureux si cette terrible maladie n'envahit pas le cerveau... »

Mes rêves de bonheur tombaient à terre, comme les fleurs d'une guirlande dont on a rompu le fil : je voyais le malheur, inflexible, sans remède, sans espoir, et je dis au fond de l'âme : « Que la volonté de Dieu soit faite ! » Je ne sentis en ce moment qu'une extrême douleur unie à une entière soumission. Le docteur parlait toujours : « Avant peu il sera tout à fait infirme, vous devrez le servir comme un enfant, et, je le crains bien, d'ici à quelques années, à quelques mois peut-être, les rôles seront changés entre vous : votre pauvre père ne pourra plus vous guider même par l'intelligence; vous serez protectrice au lieu d'être protégée, mère au lieu d'être enfant. — Monsieur, lui dis-je, j'espère que la bonté de Dieu ne me laissera pas au-dessous de cette tâche, et je m'estimerai heureuse de vivre si je puis être utile à mon père. »

Le vieillard me serra la main, et après quelques paroles, non d'espoir, mais de consolation, il me quitta. J'essayai mes yeux, je me promenai un peu afin de me calmer, et puis j'allai rejoindre mon père. Il sommeillait; je m'assis auprès de son lit, et je regardai avec un muet attendrissement ce visage vénéré, que j'avais vu animé tant de fois par l'intelligence et par l'amour; je repassai dans ma mémoire tous les exemples de courage, de désignation, de piété, d'honneur que notre père nous avait donnés; je pensai aux marques de tendresse qu'en particulier j'avais reçues de lui, et je sentis augmenter le respect et la tendresse que je lui porte; je me trouvai bien heureuse de pouvoir lui consacrer ma vie.

Il se réveilla, me vit et me tendit la main. « Tu te

fatigues, ma pauvre Octavie? me dit-il, je te donne beaucoup de peine. »

Je l'embrassai, et nos cœurs se comprirent.

Saint-Omer, mai 18...

Lui-même, mon malheureux père, est éclairé sur sa position : aujourd'hui, il me l'a avoué, en me disant avec un accent qui retentira toujours dans mon âme : « Je te plains, Octavie, ta jeunesse est sacrifiée à de bien sévères devoirs. Vois-tu, mon enfant, je ne me fais aucune illusion, je connais mon état, et je sais que le mal est incurable; je ne puis plus rien pour vous, mes pauvres enfants : au contraire, je ne serai désormais qu'une charge... »

Je l'interrompis, et, grâce au ciel, je trouvai dans mon cœur de quoi le convaincre que jamais il n'avait été plus chéri, plus respecté qu'en cet instant : « Tu as le secret de me faire aimer la vie, dit-il, je m'abandonne à toi, mon enfant. » Je lui soumis mes plans, je lui exposai notre petite fortune; ensemble, nous en débâtiâmes l'emploi, et mon bon père, rassuré, fut convaincu qu'avec de l'ordre et de l'économie, nous pourrions vivre, quoique privés dorénavant du fruit de ses honorables labeurs. J'eus une grande satisfaction à recevoir ses conseils, à lui soumettre mes pensées, et s'il arrivait un jour que sa noble intelligence, affaiblie, ne pût plus me guider, au moins j'aurais encore la douceur de me conformer à ses ordres et d'obéir au lieu de commander.

Pendant cet entretien, mon père paraissait plus calme et plus fort que de coutume, ses idées s'enchaînaient mieux; il s'en aperçut lui-même, et me dit avec un sourire triste : « C'est un dernier rayon, Octavie, il luit pour toi !

Saint-Omer, juillet 18...

Depuis que notre malheur est définitif, que la volonté de Dieu s'est manifestée à cet égard, je me sens plus calme, et je me suis établie dans la situation qui m'est faite. J'ai réglé nos dépenses en vue de notre étroit budget, j'ai réglé mes occupations de manière à me tenir sans cesse à la disposition de mon père, à pouvoir le servir ou le distraire, selon le besoin. C'est dans sa chambre que je donne à Francine et à Edmond leurs petites leçons; il s'y intéresse, et bien souvent il m'aide dans mon rôle de maîtresse d'école; c'est dans sa chambre aussi que je travaille, et quelquefois il m'interrompt pour me prier de lui lire quelques pages de ses anciens amis, ses livres, que nous avons rassemblés autour de lui. Je ne sors que le matin pour aller à la messe; une heure de recueillement au pied de l'autel allège d'avance le poids de la journée; Dieu est bon! je le confesse au milieu de mes peines, Dieu est bon! je ne donnerais pas ma vie telle qu'elle est, avec Dieu, pour l'existence la plus heureuse sans lui.

Quand je pense au temps écoulé, à ma jeunesse si pleine d'espérances, de rires, de folles joies, mais si éloignée de Dieu, si profondément ignorante du vrai but de la vie et de l'unique chose nécessaire, je remercie cette main céleste, cette main secourable qui s'est appesantie sur moi, qui a éloigné de mes lèvres la coupe où je m'enivrais, et qui m'a ramenée dans le sein paternel du Seigneur, là, où les larmes mêmes ne sont pas sans douceur. O voies de la Providence

voies mystérieuses, voies semées d'épines, mais éclairées d'en haut, je vous bénis et vous adore! Sans le malheur, mon Dieu, je ne vous aurais pas connues, je ne vous aurais pas aimées : le malheur est donc un bien et non un mal!

Et que de biens encore parmi ces douleurs! l'affection si tendre de mon père, le bonheur de lui rendre mille soins, de lui être nécessaire, indispensable; les progrès des enfants, l'amitié de mes bonnes parentes, j'apprécie tout, rien n'est perdu pour mon âme... Lorsqu'on puise à pleine coupe dans la mer des prospérités, savoure-t-on ainsi chaque goutte d'eau?...

Saint-Omer, décembre 18...

J'écris rarement : je n'ai pas d'événements à raconter, et quant à mes sentiments ils sont toujours les mêmes. Les seuls accidents de notre vie, c'est un léger changement dans la situation de mon père, tantôt en mal, tantôt en bien; ce sont aussi les colères de Francine, les caresses et les gentilleses d'Edmond. J'oublie les unes; quant aux autres, je n'ai pas besoin de les confier au papier pour m'en souvenir. Cependant le caractère de ma sœur me donne des inquiétudes, elle a un fond d'impatience et de vanité qui ne promet pas pour l'avenir. Et le temps fuit! dans un an elle fera sa première communion; quels que soient ses défauts actuels, j'espère beaucoup de cet acte, qui est la véritable aurore de la vie morale dans nos âmes.

Mon père souffre beaucoup et se voit condamné à une immobilité complète, à une réclusion éternelle, mais il souffre en homme, en chrétien ferme, silencieux et patient. Il ne se plaint jamais ni de Dieu, dont il révère les arrêts, ni de nos amis du monde, oublieux de notre infortune, et dont il excuse toujours la négligence et les dédains. Il a beaucoup réfléchi sur la misère humaine, sur la fragilité de notre âme, si vite entraînée par le plaisir, si absorbée par les affaires, si facilement détournée de ses affections, quand plus rien en elles ne flatte les sens ni l'amour-propre, et, comme on l'a dit autrefois, *tout comprendre c'est tout pardonner*. Moins philosophe que lui, je me sens quelquefois attristée par ces ingratitude, froissée par ces oublis, et blessée de cette solitude que le malheur a faite autour de nous, j'y vis pourtant avec Dieu et mon père! j'y trouve les deux consolations suprêmes : la prière et le travail; mais il est si difficile de se défendre de soi-même, et d'abdiquer en un jour tout ce qui, jadis, avait tant d'importance à nos yeux!

La famille Duperron, elle, nous est restée fidèle; aussi le mot d'amitié, si souvent profané, est-il juste et sacré lorsque je l'applique à cette liaison constante, dévouée et que rien n'a pu altérer. J'aime aujourd'hui Fanny comme si elle était ma sœur...

Saint-Omer, avril 18...

Elle se marie, cette bonne Fanny, selon le vœu de ses parents et le sien. Je suis heureuse de son bonheur, et il ne s'y mêle aucun triste retour sur moi-même. Qu'elle jouisse de tout le bonheur que son âme pure et généreuse saura donner aux autres, qu'elle soit épouse aimée, mère vénérée! qu'elle soit bénie en sa fortune et en ses enfants! Tous les sou-

haits que la plus tendre reconnaissance peut former, je les élève pour elle au ciel, car je ne puis oublier combien de fois elle m'a relevée, soutenue, consolée; que de doux rayons sa présence et son gai visage ont jetés dans notre intérieur; quelle amitié fidèle elle m'a montrée, ni combien me fut utile son commerce affectueux et simple. Elle et sa mère m'ont fait connaître la valeur de la bonté, élément nécessaire, en l'absence duquel notre pauvre cœur étouffe, se resserre et palpite avec peine. Aux jours frivoles de ma première jeunesse, j'aimais, je préférais la beauté, l'élégance, l'esprit, les talents; éclairée par l'expérience, je donne le premier pas à la bonté, qui fait sourire ceux que les dons les plus brillants de l'intelligence ne pourraient même consoler...

Fanny heureusement me reste; elle ne quittera pas notre ville, et j'en remercie Dieu.

Saint-Omer, juin 18...

La première communion de Francine approche, elle aura lieu dans trois jours; et, comme je l'avais espéré, les sérieuses pensées qu'elle suggère, les graves instructions par lesquelles on la prépare, ont modifié le caractère de ma sœur. Elle a acquis un certain empire sur elle-même, elle est moins vive avec Edmond, moins dure avec notre vieille Véronique, plus respectueuse pour mon père et plus expansive avec moi. La religion tempère aussi cette vanité qui tant de fois m'a affligée; elle ne regarde plus d'un œil d'envie les enfants de son âge que leurs mères ont vêtues avec élégance; elle est meilleure enfin, et, pauvre enfant ignorante de la vie, elle ne sait pas encore que travailler à son perfectionnement moral c'est travailler à son bonheur! Déjà, emportée par une humeur violente et jalouse, elle a connu les larmes amères des mauvaises passions; je l'ai vue pleurer de colère et d'envie, et j'ai versé sur elle des larmes de pitié douloureuse. Dieu semble les avoir entendues, ces prières que j'élevais vers lui du fond de mon insuffisance et de ma misère, en le priant d'attirer à lui ce cœur indocile et, par conséquent, malheureux. Dans trois jours Dieu viendra lui-même dans l'âme de Francine, tabernacle vivant que j'ai essayé de lui préparer, et, j'ose l'espérer, il achèvera son œuvre. Il sera pour elle la manne céleste qui lui dégoûtera des vains plaisirs de la terre, le pain mystérieux d'Étie qui la fortifiera pendant le voyage, et l'aidera à arriver au but du chemin!... Souvent, en pensant à ma pauvre sœur, je lui appliquais ces vers que mon père aime tant :

Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la vie  
Et de quelle douceur cette mort est suivie!  
Mais que sert de parler de ces trésors cachés  
A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés?

Mais l'instant est venu, j'y compte, et son esprit sera touché pour toujours. Hélas! qui plus qu'elle aura besoin de l'appui de la religion! Pauvre, n'aura-t-elle pas besoin de cette incorruptible richesse! orpheline, de cette maternelle Providence? négligée, délaissée par les heureux, n'aura-t-elle pas besoin de ces espérances qui élèvent l'âme plus haut que la terre, en lui rappelant sa noble origine et ses nobles destins. *Si vous pouviez comprendre!*

Saint-Omer, juin 18...

Le grand acte est accompli : ma chère Francine a reçu avec une émotion touchante le Pain des anges, le don de Dieu. La bénédiction paternelle l'accompagnait au pied de l'autel, mais combien l'absence de ce père chéri m'était pénible ! Le matin, je lui avais conduit ma sœur, parée de son voile et de ses vêtements blancs, elle s'était mise à genoux, et il l'avait bénie avec une tendresse que je n'oublierai jamais. « Ma bénédiction s'étend aussi sur toi, ma fille, me dit-il, va maintenant, conduis Francine à l'église, tu lui tiens lieu de père et de mère. »

Francine, qui était fort attendrie, m'embrassa et me dit à demi-voix : « Pardonne-moi, Octavie ! j'ai eu souvent des torts avec toi, j'ai été quelquefois bien méchante, dis que tu me pardonnes, afin que je sois plus tranquille en recevant le bon Dieu ! »

Ah ! elle ne put pas douter de mon pardon ni de mon amitié ! nous partîmes ensemble avec Edmond, et j'eus un moment bien doux en voyant la recueillement de ma sœur au pied de la Table sainte.

Mon œuvre est à moitié faite, et si Francine et Edmond grandissent pour le bien et pour la vertu, tous mes sacrifices seront plus que payés.

Saint-Omer, novembre 18...

Voilà mon Edmond qui touche à sa dixième année ; mes leçons et ma très-petite science deviennent insuffisantes, et je désirais depuis longtemps lui faire suivre les cours d'un excellent collège que nous possédons ici, mais le moyen ? notre revenu s'ajuste si strictement à nos dépenses qu'il est presque impossible de prélever là-dessus des sommes nouvelles ; j'y pensais avec inquiétude, car l'avenir de mon frère dépend de ces études, quand une idée lumineuse me vint. N'ai-je pas des bijoux ? ce legs de ma première amie, de ma chère bienfaitrice, pourrait-il être mieux employé, et elle-même ne me dicterait-elle pas ce léger sacrifice ? J'ai donc ouvert la cassette, fermée depuis tant d'années ; j'y ai pris d'abord une parure complète de perles... quels souvenirs cette vue a réveillés en moi ! O ma jeunesse ! ma première affection ! mes joies, mes espérances, qu'êtes-vous devenues ! Combien de fois n'ai-je pas vu ma tante parée de ces bijoux et belle, aimable, riieuse, charmant tous ceux qu'il l'entouraient par sa grâce et sa bonté ? Mes larmes ont coulé sur ces pierres, qui me disaient tant de choses, et j'avais bien de la peine à m'en séparer. Je m'y décidai enfin, et je les portai chez un joaillier. Pendant qu'il démontait les pierres et les pesait, j'éprouvais une honte pénible ; il est difficile de s'habituer à la pauvreté et aux abaissements extérieurs qu'elle exige ! Cœur orgueilleux, soumetts-toi ! n'est-ce pas la volonté divine qui agit, et le Dieu que tu adores n'a-t-il pas été pauvre et dédaigné ?

Je reçus l'argent avec un certain embarras, mais l'idée que j'aurais peut-être une heureuse carrière à mon Edmond changea ma tristesse en joie. Les perles suffirent pour deux années de classe, y compris les livres nécessaires ; après, viendront quelques camées, du corail et des turquoises ; les dons et l'amitié de ma bien aimée tante se font sentir encore après sa mort ; c'est à elle que nous devons les succès de mon frère et, qui sait ? tout son avenir peut-être !

Saint-Omer, novembre 18...

Il est au collège, il est content et tout fier de ses premières places. Je puis donner plus de soins à Francine ; pour elle aussi, l'instruction et l'habitude du travail seront un trésor. J'ai rouvert mes livres, je repasse l'anglais et l'italien que j'ai su autrefois, elle est déjà, pour son âge, bonne musicienne, et je désirerais lui léguer mon très-mince talent de peintre. J'obéis aux intentions de mon père, en soignant l'éducation de ces pauvres enfants, et en ne les laissant pas déchoir, au moins intellectuellement. J'aime l'ignorance, quand c'est celle des cœurs droits, simples et soumis à Dieu, celle que Jésus a louée sur la montagne des Béatitudes ; j'aime l'instruction et les lumières de l'intelligence, quand ces dons servent au bien ; quand, dociles et nobles coursiers, ils font avancer le char de la Foi et de la Vertu. Et que sont tous les biens de la terre, s'ils ne servent pas la cause immortelle ?... Aussi, je ne demande à Dieu, pour les enfants, les progrès de l'esprit que dans la juste mesure où ils pourront être utiles à leur âme et à l'âme des autres...

Saint-Omer, mars 18...

Un petit, bien petit événement domestique nous a tous affligés ce matin. Dona, la pauvre vieille chienne, malade depuis longtemps, se traînait cependant tous les matins vers la chambre de son maître ; je la faisais entrer et sa vue paraissait faire quelque plaisir à mon père. Elle ne bondissait plus ; ses yeux autrefois si vifs et si doux, étaient voilés ; elle se couchait aux pieds de l'infirme et y demeurait dans un repos mélancolique, cherchant encore de ses regards éteints le maître qu'elle avait aimé. Ce matin, la pauvre bête me parut plus languissante que de coutume : mon père aurait voulu la caresser, il lui parla. Dona fit un dernier effort et tenta de lui lécher la main, mais elle ne le put et s'affaissa : elle était morte !

Mon père soupira, et dit : « Ma chère femme aimait cet animal... » Edmond à son tour pleura la mort de l'ancien compagnon de ses jeux, et moi-même, je fus attristée plus que je ne l'aurais cru par la perte de la pauvre Dona, si accoutumée à la maison, et dont l'instinct aimant me surprenait toujours. Ma tristesse me fait un peu rire : je deviens donc tout à fait vieille fille ? eh bien ! soit ! mais je ne donnerai pas de remplaçant à Dona.

Saint-Omer, juillet 18...

Je ne puis me le dissimuler, en vain voudrais-je me faire une plus longue illusion : la fatale prédiction du docteur Mœris s'accomplit, et l'intelligence de mon père, cette lumière longtemps si vive et si pure, s'affaiblit et s'éteint... la mémoire le quitte... l'heure écoulée, le jour d'hier ne laissent aucune trace dans son cerveau, mais il se souvient des années anciennes, et il parle volontiers, avec détails, de son enfance, de sa jeunesse et des accidents les plus fugitifs de ces temps qui ont laissé en lui une marque ineffaçable... O mon père, en ce déclin de l'âge, plus que jamais tu es cher et vénérable au cœur de ta fille, plus que jamais elle veut te consacrer sa vie... je te cacherai aux yeux indifférents, mais aux miens tu ne seras jamais que l'ami le plus tendre et le plus respecté !

Cet affaiblissement ne se manifeste que par degrés; souvent, la flamme de l'esprit, un instant rallumée, jette encore une éclatante lumière; puis la nuit succède, la triste nuit, où volonté, mémoire, compréhension, se cachent à la fois... Ces imposantes ruines de Saint-Bertin, que je vois de ma fenêtre, n'offrent-elles pas aussi des côtés entiers dignes d'admiration? n'y vois-je pas des colonnes élégantes, des sculptures que le temps n'a pas altérées et, tout à côté de ces débris encore imposants, des vides, des pierres chancelantes,

des voûtes affaissées par les siècles? tel est le spectacle auquel j'assiste, mais l'âme veille parmi les ruines du corps, et quoiqu'elle en paraisse accablée, un jour, son immortelle et pure substance, victorieuse de la maladie et de la mort, s'envolera vers d'autres rives; un jour, réunie à ce corps si infirme aujourd'hui, elle lui rendra une éternelle jeunesse!... je le sais, je le crois; si la religion ne nous offrait pas ses perspectives consolantes, comment pourrait-on vivre et souffrir?...  
M. BOURDON.

## SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME <sup>(1)</sup>

LE RÉVEIL.

L'entrée en campagne pour les officiers de différents grades, et dont la plupart sont sans fortune, les met dans l'obligation de trouver du crédit, c'est-à-dire de faire des dettes; ceux qui sont mariés laissent en partant à leur femme le soin de les payer: ma pauvre mère le savait par une longue expérience. Il fallait à mon père deux chevaux de main, un pour lui, un pour son domestique; il fallait renouveler en grande partie les uniformes et les passementeries; il fallait, enfin, faire mettre en état la calèche de voyage. Ainsi, à la douleur d'une séparation prochaine venait se mêler mille soucis. C'était avec inquiétude que mon père laissait sa femme et sa fille sur la terre étrangère, sans parents et sans aucun ami sur lequel on pût compter. La santé de ma mère vénérée était devenue de plus en plus mauvaise; j'étais bien jeune d'âge et de caractère, et, pour combler la mesure, mon père allait partir en la compagnie de son chef, le général \*\*\*, avec lequel il ne vivait pas en très-bonne intelligence. Nommé commandant en second de l'artillerie et du génie westphaliens, et toujours honoré de la faveur du roi, mon père venait de recevoir le brevet de chevalier de l'ordre de la Couronne de fer de Westphalie. Bel homme, homme aimable et de bonne compagnie, il inspirait une vive jalousie au général \*\*\*, qui était laid, petit, et dont le ton et les manières vulgaires formaient un étrange contraste avec un savoir profond et beaucoup d'originalité dans l'esprit. Redouté de ses subordonnés, toléré à la cour parce que ses excentricités économiques amusaient le roi, le général \*\*\* n'était aimé de personne; marié à une femme qui, comme lui, en aurait remonté à Harpagon en fait d'avarice, il était souvent le sujet de récits plus ou moins bouffons: on lui attribuait mille et mille vilenies. L'esprit d'économie, qu'il portait en tout, lui ayant fait trouver convenable de voyager avec mon père, il fallut accepter cette aubaine. Le

général \*\*\* se dispensait ainsi d'avoir des chevaux de poste à payer. Plus tard, le même esprit d'ordre lui suggéra l'idée d'emprunter son tabac à fumer du domestique de mon père, qui n'aurait jamais été remboursé de ses avances sans la générosité de son maître. Ma pauvre mère s'inquiétait du rapprochement forcé de deux hommes si antipathiques l'un à l'autre, et elle suppliait mon père d'user de patience envers son chef.

Le moment des adieux arriva. Parlerai-je de ces adieux? Non, les souffrances de l'âme ont leur pudeur!

Nous voilà donc seules, ma mère et moi, dans ce pays qui nous était apparu comme la terre promise, seules et sans autres moyens d'existence qu'une délégation sur ses appointements laissée par mon père! Il fallait faire de nouvelles réformes dans notre modeste intérieur, et tâcher d'économiser pour payer, en partie du moins, les dettes contractées.

Ma mère allait donner congé de l'appartement que nous occupions lorsque arriva une lettre de mon oncle le général G..., qui l'obligea de retarder ce changement. Mon oncle lui confiait sa jeune femme et son fils encore au maillot. Il la pria de recevoir chez elle ces êtres si chers, qu'il ne voulait pas envoyer en France, afin de ne pas être si loin d'eux pendant la campagne qui allait s'ouvrir. Il ajoutait qu'au retour il irait visiter sa dotation située en Westphalie, car mon oncle était baron de l'empire.

Ma mère aimait son frère à l'adoration; ce frère avait été l'appui de toute la famille et il l'était encore. Nous ne connaissions pas sa femme; mais nous savions qu'elle était jeune et jolie, et je me réjouis à la pensée de trouver une compagne, une amie dans une tante de mon âge. À la hâte on prépara tout pour la recevoir, mon oncle nous mandant qu'elle suivrait de près sa lettre.

Oui, Victorine était jeune et jolie; élégante parisienne, elle aimait la toilette et les fêtes par-dessus tout. Peu de jours me suffirent pour comprendre que nous ne nous entendrions pas beaucoup. Quoique je fusse encore bien étourdie, je devins pourtant, sans y penser et sans le savoir, le Mentor de ma tante.

(1) La reproduction de cet article est interdite.

Dirigée par mon père, qui mettait en première ligne la réserve chez les femmes, j'étais pénétrée de respect pour les convenances et je possédais de plus que ma jolie tante quelque usage du monde. Combien de fois j'eus lieu de la *sermonner*, ainsi qu'elle le disait ; mais souvent mes sermons ne produisaient aucun effet, et ma mère était obligée d'intervenir dans nos querelles.

La vie retirée que nous menions depuis le départ de mon père ne pouvait plaire à ma tante ; aussi, au bout de quelques mois, elle nous quitta et prenait un chez-elle ; mais elle était trop jeune pour tenir maison, surtout en l'absence de son mari, et avant la fin de l'année, sa mère venait la chercher pour la ramener à Paris. De nouveau, je retombai donc dans ma solitude. Heureusement l'amour du travail s'était développé en moi. Très-faible exécutante sur le piano, je m'étais prise de passion pour la guitare. Je passais des heures à des études qui enchantaient mon maître et qui m'enchantaient moi-même. Je ne lisais plus que de l'allemand, et j'étais parvenue à parler si correctement, disait-on, et avec un accent si pur la langue du peuple qui m'entourait qu'on me prenait pour une véritable Allemande ; seulement il était à regretter que cet accent se fit sentir lorsque je parlais français. J'avais pris aussi le goût des travaux à l'aiguille, et mes journées solitaires passaient avec la rapidité de l'éclair. Les lettres de mon père, les bulletins de la grande armée, bulletins qui annonçaient déjà de grandes victoires, étaient attendus, lus et relus avec l'émotion la plus vive.

Ainsi s'était écoulés le printemps, l'été, l'automne de l'année 1812. Déjà l'hiver s'annonçait comme devant être très-rigoureux ; pourtant nous sortions chaque soir. Un intérêt commun nous avait rapprochées encore de la femme du général D\*\*\*. Madame D\*\*\* avait à l'armée son fils et son mari ; tous deux faisant partie du corps d'armée westphalien ; par eux nous recevions quelquefois des nouvelles de mon père, et, par nous, madame D\*\*\* avait quelquefois des nouvelles de son mari et de son fils. Dans ces soirées à trois, de bons rires avaient lieu encore. Madame D\*\*\*, je l'ai déjà dit, était fort gaie. Douce, comme elle, d'un heureux caractère, j'avais repris, avec l'imprévoyance du jeune âge, toute ma sécurité. Tantôt nous exécutions des duos sur la guitare ; mais, plus souvent encore, nous jouions l'antique *reversi* à trois, en nous faisant toutes sortes de malices. Combien, plus tard, j'ai admiré la patience et la résignation de ma pauvre mère, qui trouvait le courage de sourire à nos folies alors que son âme était navrée d'inquiétude !

Un matin monsieur de K\*\*\* vint nous dire que le roi était de retour.

« De retour ! s'écria ma mère. La paix serait-elle conclue ? »

Monsieur de K\*\*\* haussa légèrement les épaules et répondit que la paix n'était pas près d'être signée ; il ajouta que mille bruits couraient sur ce retour imprévu, et que tous lui paraissaient être aussi absurdes les uns que les autres, il ne se ferait l'écho d'aucun.

Aussitôt qu'il fut parti, nous nous hâtâmes, ma mère et moi, de nous rendre chez madame D\*\*\*. Personne n'était plus qu'elle au fait des nouvelles de la ville et de la cour.

Elle nous répondit, avec son enjouement accoutumé, qu'il y avait bien des *on dit*. « Le plus accrédité,

est celui-ci : *On dit* que l'Empereur a voulu donner le commandement en chef du corps d'armée westphalien au prince d'Eckmühl, et le commandement en second au roi, ce que Sa Majesté n'a pu ni dû accepter ; on ajoute que, sur le refus du roi, ce commandement a été donné au maréchal Junot, duc d'Abrantès. Malheureusement, continua-t-elle en riant, Sa Majesté n'a pas songé qu'Elle me ferait grand plaisir en mettant mon mari au nombre des aides de camp qu'elle ramène avec Elle. »

Dès cette époque le froid commençait à sévir avec une grande rigueur à Cassel ; la nuit, on relevait les sentinelles de cinq minutes en cinq minutes : plusieurs avaient été trouvées mortes dans leur guérite. — Que devait donc être l'hiver en Russie ? Que de souffrances devaient endurer nos soldats ? Et cependant il n'était question que des victoires de Mohilev, de Volontina, de Smolensk, de Polotsk, de la Moskowa ; dans les lettres de quelques officiers, se trouvaient racontées d'une manière plaisante les transformations subies par quelques soldats, et même par des officiers, affublés de pelisses de femmes en satin rose, ou blanc, ou bleu, dont le capuchon à moitié rabattu laissait voir, au lieu d'une jolie bouche, une formidable paire de moustaches ; d'autres se faisaient des turbans, des cache-nez, des écharpes avec de magnifiques tissus de cachemire. Et les femmes, en lisant ces détails, soupiraient de regret, de voir gaspiller des objets si dignes d'envie. Les gens frivoles, de même que ces femmes-là, voyaient une nouvelle preuve de la gaieté, qui n'abandonne jamais les Français, dans ces travestissements, dont l'idée ne serait venue à personne si l'on avait eu des vêtements convenables pour se garantir contre les rigueurs du froid.

L'enlèvement causé par le bulletin qui avait annoncé l'entrée des Français à Moscou ne s'était pas refroidi à la nouvelle de l'incendie de cette ville par les Russes ; il durait même encore après la chute du palais des tzars, du Kremlin, que le maréchal Mortier et ses braves soldats avaient miné et fait sauter au péril de leurs jours. La confiance dans le génie et l'étoile de Napoléon était si entière, si complète, que l'annonce de sa marche rétrograde sur Smolensk pour y prendre les quartiers d'hiver n'étonna que faiblement. C'était pourtant le commencement de cette désastreuse retraite qui devait anéantir presque entièrement notre grande armée.

Malgré l'aveuglement dont tous nous étions frappés, une vague inquiétude commençait à pénétrer dans les âmes : de sourdes rumeurs apportaient, comme un écho affaibli, les plaintes des blessés et des soldats errants dans les steppes glacées de la Russie. Rien ne s'ébruitait encore, et l'on traitait de mensonges ou de controvèrses des lambeaux de récits qui passaient tout bas de bouche à bouche....

Insouciance par caractère, et accoutumée depuis l'enfance à vivre dans ces anxiétés, qui sont, en temps de guerre, le partage des femmes et des filles de militaires, je cherchais à encourager ma mère en mettant mes rêves à la place de la réalité. Les lettres de mon père, rares et brèves, étaient toujours de vieille date. Depuis longtemps nous n'avions plus de nouvelles de mon oncle ; mais pour moi la difficulté des communications expliquait tout. Ma mère, me laissant à mes illusions, renfermant en elle-même ses angoisses ; bientôt la

souffrance morale épuisa ses forces et elle tomba malade.

Notre médecin était un Allemand flebmatique, mais bon. Il crut de son devoir de ne pas me laisser ignorer que ma mère était en danger; pendant neuf jours il me dit qu'il ne pouvait répondre de la sauver. Vivement alarmée, je remerciai madame D\*\*\* qui m'offrait les services de sa femme de chambre, et je déclarai que nulle autre que moi ne soignerait ma mère. Ce n'était pas la première fois que je remplissais les fonctions de garde-malade; mais cette fois je me trouvais seule sur la terre étrangère, et cet isolement me faisait peur. Le médecin venait trois fois par jour; il fallait toutes les cinq minutes faire prendre à la malade une cuillerée des médicaments ordonnés. La vieille Rosine, qui nous servait depuis notre arrivée à Cassel, me secondait de son mienx. Comment peindre ces longues journées, ces longues nuits d'angoisses passées au chevet de mon ange gardien! Je retenais mes larmes, car ma mère avait toute sa connaissance, et bien des fois, comme si souvent je l'ai fait depuis, je suivais des yeux, cachée derrière les rideaux du lit, la vieille Rosine qui paraissait veiller seule....

Dieu eut pitié de moi : ma mère fut sauvée. Une lettre de mon père arriva le jour même où elle entra en convalescence, et cette lettre releva son courage.

Nous venions d'atteindre le dernier jour de cette terrible année de 1812, si féconde en revers. Ce jour-là, dans toute l'Allemagne, les familles, les amis réunis attendent le premier coup de minuit pour s'offrir mutuellement leurs vœux du nouvel an.

Ce jour-là, ou plutôt cette nuit-là, ma mère et moi nous nous tinmes longtemps embrassées en pleurant. Quelle différence entre le 31 décembre 1812 et le 31 décembre des années précédentes! Plus de fêtes, plus de visites empressées! et pourtant tout s'agitait comme de coutume dans la ville. J'entendais le grelot des chevaux qui faisaient voler les légers traîneaux. Pendant les longues veilles qui avaient précédé, des cris joyeux, de fous rires avaient souvent frappé mon oreille. Il n'y avait plus de bals parés à la cour, ni chez les ministres; mais au théâtre, après le spectacle, on dansait et l'on s'intriguait sous le masque, comme à l'Opéra de Paris. C'est un contraste bien pénible que celui qui nous est offert par les souffrances et les inquiétudes ressenties auprès du lit d'un malade, et les éclats d'une joie bruyante venant du dehors.

Avec l'année qui finissait, finissaient aussi mes rêves dorés. Le matin même, ma mère avait donné congé de l'appartement que nous habitions, et, pour nous, allait recommencer avec la nouvelle année une vie de privations et de gêne, interrompue pendant bien peu de temps.

Au printemps de cette terrible année de 1812, ma mère comptait sous les drapeaux deux neveux, fils de sa sœur bien-aimée, qui voyait en eux l'espoir de sa vieillesse et l'appui, le soutien de leurs sœurs. Tous deux avaient conquis leurs grades sur les champs de bataille. L'aîné, chef de bataillon, avait été tué devant Smolensk, et ma mère avait dû annoncer l'affreuse nouvelle à une autre mère! L'année 1813, qui venait de s'ouvrir, année non moins terrible, fut marquée pour nous par une autre perte irréparable : mon oncle, le général G..., après avoir échappé aux dangers des combats et à ceux d'une retraite sans précédent dans

l'histoire, succombait à Thorn de la fièvre nerveuse qui achevait de décimer notre malheureuse armée!

La douleur de ma mère en recevant cette nouvelle ne peut s'exprimer : elle ne pleurait pas, elle ne sanglotait pas, et aucune plainte ne s'échappait de ses lèvres serrées; ses yeux hagards me regardaient sans me voir... Effrayée de ce silence, j'envoyai chercher madame D\*\*\*, qui vint aussitôt; elle parvint à faire couler les larmes de ma mère en lui parlant de sa fille, et de toute cette famille que le mort de mon oncle allait plonger dans la désolation. Longtemps nous confondîmes nos pleurs, enlacées dans les bras l'une de l'autre.

Mon angélique mère unissait, à une grande chaleur de cœur et à une sensibilité profonde, une énergie morale qui l'a soutenue jusqu'à son dernier jour; la pensée d'un devoir à remplir relevait son courage et l'aidait à dompter sa douleur. Ce n'était pas seulement à elle que la mort enlevait le meilleur des amis : à sa fille était ravi un protecteur; à toute sa famille un bienfaiteur.

Une lettre de mon père, qui avait deux mois de date, lui apporta cependant quelques consolations, et pour sa fille elle recouvra la force de s'occuper des soins matériels de la vie. Il fallait nous loger, et il fallait le faire le plus économiquement possible. Ma mère voyait l'avenir sous de sombres couleurs, et elle voyait juste. Longtemps, on avait traité de mensongers les récits qui commençaient à circuler sur les désastres qu'éprouvait notre grande armée. Ces récits avaient une telle ressemblance qu'on ne pouvait douter qu'ils ne fussent fondés sur des faits trop réels, et on frissonnait ma mère se disait : Tout est perdu!

M. F..., commissaire des guerres, et sa femme, qui étaient pour nous plus que de simples connaissances, et qui, depuis notre arrivée à Cassel, n'avaient cessé de nous témoigner une sincère affection, découvrirent dans la maison voisine de la leur un petit appartement qui convint à ma mère. Le voisinage des deux époux était pour nous une chose précieuse. L'appartement une fois loué, ma courageuse mère s'occupa de vendre une grande partie de notre ameublement. Le prix qu'elle en retira fut employé à payer plusieurs mémoires et à diminuer ainsi le nombre des dettes contractées forcément pour l'entrée en campagne. De toutes nos superfluités, elle n'avait conservé que deux grands tableaux auxquels mon père tenait beaucoup : comme nous n'avions pas d'emplacement pour les mettre, mon professeur d'allemand, monsieur Delorme, voulut bien les recevoir en dépôt, ainsi que les livres de mon père et plusieurs portefeuilles remplis de dessins et de gravures. Là ne devait point se borner l'obligeance de l'excellent homme. Il arrive que trop souvent dans la prospérité on néglige les humbles amis que ne distinguent ni le rang, ni la fortune, ni les dehors, et pourtant, dans l'adversité, on est bien heureux et certain de les trouver toujours.

A peine établies dans notre nouvelle demeure, ma mère s'occupa de se procurer des travaux de lingerie. Touchée de son courage, la noble famille de W... fut des premières à lui en trouver. C'était la première fois que je me voyais appelée à tirer parti de mon aiguille. J'en fus humiliée d'abord; mais ma digne mère me ramena à des idées plus justes sur la position qui nous était faite par le sort. Nous devions, avant tout, tenir

à honneur de remplir les engagements pris par mon père. Avec le produit de notre travail, il nous serait possible de subvenir aux premiers besoins de la vie, et, par conséquent, d'appliquer à l'extinction de nos dettes une portion plus forte de la délégation qui lui avait été laissée. Agir ainsi, c'était, non s'abaisser, mais s'élever dans l'opinion des gens de cœur.

Comme tous jours, ma mère avait raison : les témoignages d'estime que nous recevions chaque jour nous le prouvèrent. La famille de W..., entre autres, qui, au temps de notre prospérité avait conservé avec nous une certaine morgue, devint affectueuse. La mère et la fille venaient nous chercher en voiture pour nous faire faire quelques promenades hors de la ville, et par elles nous apprenions les désastres trop réels qui coûtaient la vie à nos soldats et à nos officiers dans la glaciale Russie. Ces récits n'étaient pas faits avec acrimonie ; mademoiselle de W..., fiancée à un Français, officier dans les carabiniers de la garde royale, partageait nos inquiétudes, nos angoisses. Bientôt, hélas ! les visites de ces dames cessèrent : le fiancé de mademoiselle de W... avait été tué dans un de ces combats journaliers que livraient les Russes à nos malheureuses troupes. En Allemagne, le lien des fiançailles est regardé comme aussi sacré que le lien du mariage, et il impose les mêmes obligations. Mademoiselle de W... prit donc le grand deuil de veuve, et toutes ses relations avec le monde furent pour longtemps interrompues.

Un camp avait été établi auprès de Cassel ; là on exerçait journellement les nouvelles recrues levées sur tous les points du royaume, et on les accoutumait à coucher sous la tente. Le roi passait souvent la revue, et toute la ville allait assister aux grandes manœuvres qui avaient lieu particulièrement ces jours-là. Madame F\*\*\* ayant obtenu de ma mère la permission de m'emmener avec elle, un matin que son mari se rendait au camp, je partis en leur compagnie. C'était une inspection qui avait lieu ; elle était faite par un général. C'était le général \*\*\* ! En voyant ma stupéfaction, monsieur F\*\*\* me dit : « Vous ne saviez donc pas qu'il est arrivé depuis peu de jours ? »

— Et comment est-il revenu de l'armée pendant qu'on se bat ?

— Sur un ordre du roi, probablement ; ou peut-être a-t-il été envoyé en mission par le général Junot.

— Et mon père ?

— Il vous en donnera sans doute des nouvelles. »

Troublée par cette rencontre imprévue, et toute préoccupée de la pensée de mon père, je ne pris aucun intérêt à ce qui se passait sous mes yeux. J'éprouvais la plus vive impatience de retourner au logis pour dire à ma mère : Le général \*\*\* est ici !

En l'apprenant, ma mère s'habilla et se rendit en toute hâte chez lui ; mais il n'était pas encore rentré. Le lendemain elle se préparait à lui faire une nouvelle visite, lorsque nous le vîmes paraître.

Aux pressantes questions de l'épouse inquiète, le général \*\*\* répondit brièvement que mon père n'était pas au quartier général au moment de son départ ; le voyage à travers un pays, théâtre de la guerre, avait été fort long et hérissé de difficultés autant que de dangers... Il fallut se contenter de ces laconiques réponses. Quant à l'état des affaires en Russie, le général \*\*\* fut plus laconique encore ; il dit quelques

mots de la conspiration Mallet, qui avait mis l'empereur dans la nécessité de se rendre à Paris. Les troupes avaient ordre de marcher sur Vilna, où elles trouveraient un grand approvisionnement de vivres et de vêtements. Sans doute les officiers et les soldats souffraient du froid rigoureux, mais la belle saison viendrait alléger leurs souffrances, et une nouvelle et glorieuse campagne tarderait peu à s'ouvrir. Voilà tout ce que ma mère put obtenir du général \*\*\*. Il eut cependant la condescendance d'expliquer le retard éprouvé par les lettres venant de l'armée : les courriers étaient obligés de faire de longs détours pour échapper aux bandes de Cosaks qui se montraient partout.

Depuis près de trois semaines le général \*\*\* était de retour, et les nouvelles touchant l'armée devenaient de plus en plus désolantes, lorsque nous reçûmes la visite, bien inattendue, de son excellence le baron de B\*\*\* de S\*\*\*. Le baron était ministre plénipotentiaire d'Autriche près le roi de Westphalie. En tout temps il avait témoigné à mon père une estime pleine d'affection.

« Le colonel n'est donc pas de retour ? »

— De retour ? mais, Excellence, on se bat.

— Qu'importe, répondit le baron ; j'étais présent le jour où le roi a signé deux ordres de rappel, l'un pour le général \*\*\* , l'autre pour le colonel Ulliac, en ajoutant ces paroles pleines de bonté : « Ulliac compte assez de bons et loyaux services pour que je le rende à sa famille, dont il est le seul appui. » J'ai la certitude, continua le baron, que les deux ordres sont partis le même jour, par le même courrier, pour le quartier général du corps d'armée westphalien.

— Mon Dieu, s'écria ma mère, mon mari n'était pas alors au quartier général !

— Mais quelqu'un, reprit le baron, a dû avoir connaissance de cet ordre, on a dû l'envoyer au colonel dans quelque lieu qu'il se trouvât.

— Il faut que mon mari ne l'ait pas reçu, dit ma mère. Sa Majesté connaît trop bien son cœur pour croire qu'il n'ait pas senti cette extrême bonté, ou pour supposer qu'il désobéisse sciemment comme sujet à son roi, comme soldat à son chef. Aujourd'hui même j'irai voir le général \*\*\*.

— Ne faites aucune démarche, madame, je vous en supplie, dit le baron, avant d'avoir écrit au colonel. Quand vous aurez reçu sa réponse, vous verrez s'il est urgent de demander une audience au roi.

— Ah ! Excellence, cette réponse peut se faire attendre ! pendant ce temps on se bat journellement...

— Madame, répondit le baron, une fausse démarche pourrait compromettre votre mari ; écrivez-lui sans tarder, et ne parlez à personne de ce que je vous ai appris. »

Ma mère écrivit le jour même, en me recommandant le silence le plus absolu sur ce que je venais d'entendre. Ce silence je l'ai gardé jusqu'en 1853. A cette époque, l'occasion bien désirée s'offrit de faire placer sous les yeux de son Altesse Impériale le prince Jérôme Napoléon l'exposé de ce qui s'était passé au printemps de l'année 1813, à propos de cet acte de rappel qui n'était point parvenu à son adresse. J'avais à cœur de laver la mémoire de mon père de tout reproche de désobéissance. Je reçus en réponse des paroles honorables pour la mémoire de mon père

chéri, et des paroles bienveillantes pour moi-même. J'en éprouvai une vive gratitude.

Ma mère écrivit ; mais déjà mon père était prisonnier. Si les bontés du roi pour lui et sa famille avaient eu leur effet, notre sort eût été bien différent : mon père serait rentré dans sa patrie avec le roi, il aurait été réadmis, sans difficulté, au service de la France, avec l'avancement auquel il avait droit, et je n'aurais pas eu à subir les dégoûts qui attendent la femme auteur dans la carrière des lettres.

En vain les douces influences de la belle saison se faisaient sentir, en vain la terre s'était couverte de verdure et de fleurs, quelque chose d'amer et de triste oppressait l'âme. C'est que chaque jour qui s'écoulait jetait une lumière plus vive sur ce qui se passait en Russie. Longtemps on avait parlé tout bas du désaccord qui s'était manifesté entre les chefs des différents corps de l'armée dès l'ouverture de la campagne, et des résistances que le chef suprême, accoutumé à se voir obéir au premier mot, avait eu à vaincre ; maintenant on en parlait tout haut. Longtemps, aussi, on s'était raconté tout bas les détails de la retraite depuis Moscou ; maintenant ces détails étaient connus de tous et glaçaient les cœurs d'épouvante.

Chaque jour ajoutait de nouveaux faits, encore plus affreux, à tous ceux qui avaient marqué le dernier passage de la Bérésina, exécuté sous le feu des Russes par l'innombrable multitude de soldats blessés, soldats sans armes ou armés, d'officiers de tous grades et de cette foule de gens qui suivent toujours les armées. Les voitures, les caissons, les canons, les chevaux encombraient encore l'étroit passage, que se disputaient avec acharnement des malheureux mourant de faim et de froid. Du sein de ce tumulte montaient vers le ciel des cris déchirants, des imprécations, des sanglots de femmes et d'enfants poussés ; repoussés, foulés en tous sens, et dont la plupart finirent leur courte existence au milieu des glaçons de la Bérésina..... Horribles souvenirs !

Ma pauvre mère cherchait partout quelques détails qui pussent la rassurer sur le sort de mon père. Des lettres arrivèrent à plusieurs familles de la ville ; dans deux de ces lettres seulement il était dit que le colonel Ulliac avait été vu sur la route de Vilna après le dernier passage de la Bérésina ; mais cette ville, où les débris de notre armée étaient entrés le 10 décembre, avait été, à la suite de combats acharnés, prise par les Russes le 11. Était-ce avant ou après la prise de Vilna que mon père y était entré ? Nul ne put nous le dire.

Que d'angoisses, que de nuits passées dans l'insomnie et les larmes ! pas une seule lettre, pas un seul indice sur le sort de mon père depuis la prise de Vilna. D'autres inquiétudes vinrent s'unir à celles-là : nos alliés nous abandonnaient. La défection de l'Autriche et celle de la Prusse n'étaient que trop réelles ; nous apprîmes le départ des ministres plénipotentiaires de ces deux puissances, en recevant la carte du baron de B... de S., avec ces trois lettres tracées au crayon : p. p. c. (pour prendre congé).

Cependant les victoires de Bautzen et de Lutzen, remportées par l'empereur avec des conscrits sur des troupes rompus au maniement des armes, ranimèrent un instant les espérances de quelques-uns. Mais après le congrès de Prague, l'Autriche se déclara ouvertement contre nous, et ce fut en vain que l'em-

peur vainquit une fois encore à Dresde. Bientôt nous eûmes la triste certitude qu'un corps d'armée russe marchait sur la Hesse. Ce bruit, d'abord vague, prenait chaque jour plus de consistance. Les soldats blessés qui venaient faire viser leur feuille au bureau du commissaire des guerres, M. de F..., donnaient de tels détails qu'on ne pouvait douter de la rapidité avec laquelle l'ennemi avançait. Le roi, à la tête de plusieurs régiments, partit pour aller défendre ses frontières.

Ma mère vénérée comprit qu'un grand danger approchait ; sans hésiter elle fit ses préparatifs de départ.

Depuis un an nous n'avions même plus de servante. Une femme de peine nous donnait deux heures chaque matin pour le gros ouvrage, et pour le service d'un vieux Français auquel ma mère avait consenti à sous-louer une chambre tout à fait séparée des deux pièces que nous occupions. Lorsque ma mère déclara à ce dernier qu'elle allait emballer tout son linge, et qu'elle ne pouvait plus lui en donner ni pour le lit ni pour la toilette, il eut un tel accès de colère que toute la maison accourut à ses cris. La femme du propriétaire, ancien maître maçon, jolie femme, s'il en fut, ne parlait pas le français, mais elle en comprenait quelques mots. Elle entendit donc parfaitement que ce vieillard furieux jetait feu et flamme contre tout le monde et surtout contre les Allemands. Elle me dit alors dans sa langue maternelle : « Si les Russes prennent la ville, cet homme-là est capable de nous faire fusiller tous ; dites donc à votre maman qu'elle le renvoie. »

Je n'osai répéter ce message à ma mère en présence du vieillard, qui, tout à coup, se mit à pleurer, en disant que cette guerre de Russie était sa ruine, qu'elle lui ferait perdre sa place, place bien médiocre, et que déjà il ne savait plus comment vivre, parce que le restaurateur chez lequel il prenait ses repas refusait de lui faire crédit. Il supplia ma mère de ne pas le chasser, et il lui avoua qu'il n'avait pas mangé depuis la veille.

« Monsieur, répondit mon excellente mère, je ne puis vous aider que momentanément, car moi aussi je suis à la veille de tout perdre ; mais, pour aujourd'hui du moins, partagez notre mince ordinaire. Seulement ne renouvelez pas une scène qui, en cas de malheur, vous ferait chasser par le propriétaire de la maison. »

De ce jour, le petit vieillard fut ponctuel à l'heure des repas. Si encore il se fût montré reconnaissant ! mais il *grogna* quand le dîner n'était pas à son goût, et j'admirais l'angélique patience de ma mère.

Quelques jours s'étaient passés ainsi, lorsqu'un matin arriva madame D\*\*.

« Il y a eu, nous dit-elle, une affaire d'avant-postes ; ma calèche est en bas ; je veux aller faire une reconnaissance. »

— Seule ? nous écriâmes-nous, alarmées de sa résolution. »

En ce moment M. F... entra.

« On s'est battu, nous dit-il, mais les Russes ont été mis en déroute. »

— Loin d'ici ? demanda madame D\*\*.

— A deux petites lieues seulement, sur la route de...

— Il faut aller voir cela. Voulez-vous venir avec moi, monsieur F\*\*\* ? j'ai ma voiture.

— Volontiers ; mais j'ai un mot à dire à ma femme. »

Moi aussi, je me serais de grand cœur mise de la partie ; pourtant je n'osai en rien témoigner.

Quelques minutes après monsieur F\*\*\* était de retour avec madame F\*\*\*, qui ne paraissait pas absolument satisfaite de la détermination de son mari ; mais madame D\*\*\* la plaisantait, et emmena triomphalement monsieur le commissaire des guerres, qui, un peu ébranlé par les observations de sa femme, ne savait plus trop s'il n'aurait pas mieux fait de rester.

La journée entière se passa sans nouvelles des deux curieux ; la soirée de même, puis la nuit. Nous veillâmes toute cette nuit, avec la pauvre dame F\*\*\*, qui fondait en larmes, s'inquiétait, se plaignait avec raison d'une telle étourderie, dans un moment où le commissaire des guerres et ses deux commis avaient tant à faire.

Le lendemain matin pas de nouvelles. Enfin, le surlendemain, après une seconde journée et une seconde nuit de pénible attente, arriva une lettre de monsieur F\*\*\* et un mot de madame D\*\*\*. Dans un style un peu ampoulé, monsieur le commissaire des guerres racontait qu'après avoir eu à traverser un champ de bataille jonché de morts et de mourants, ils avaient aperçu, dans un grand lointain, quelques hommes à cheval, armés de lances et qu'ils avaient reconnu être des Cosaques. Heureusement, la calèche était attelée d'excellents chevaux ; le cocher les avait mis au galop et, après avoir couru nuit et jour sans s'arrêter, on était enfin arrivé à Francfort. La lettre se terminait par la demande de vêtements et d'argent. Il n'y avait pas moyen de penser au retour. Les chevaux étaient hors de service ; on ne pouvait prendre la poste faute d'argent, ni quitter l'hôtel sans payer la dépense déjà faite. Monsieur le commissaire des guerres donnait des renseignements pour que ses commis fissent toute la besogne en son absence. Madame D\*\*\*, de son côté, racontait la chose, mais plus gaîment, et priait ma mère de vouloir bien dire à sa femme de chambre d'apporter chez madame F\*\*\* un paquet de vêtements et une somme d'argent.

La pauvre madame F\*\*\* dut prendre son parti, et expédia, par la voie que son mari indiquait, ce que madame D\*\*\* et lui demandaient.

Le jour suivant on crut entendre quelques coups de canon dans le lointain. Vers le milieu de la journée, les personnes qui guettaient du haut de la terrasse ce qui se passait dans la plaine, assurèrent qu'on voyait briller à l'horizon, sous les rayons du soleil, des baïonnettes et des lances. Le soir des feux de bivouac parurent dans le Forst ; avec le secours de quelques longues-vues, on avait acquis la certitude que c'étaient les Russes qui approchaient, et le lendemain, dès la pointe du jour, on reconnut que la ville était cernée.

Nous, pauvres étrangères, nous arrivions bien difficilement à apprendre quelques nouvelles. Madame F\*\*\*, épouvantée de se trouver, en de telles circonstances, privée de son mari, perdait tout à fait la tête. Quant à notre vieux Français, il allait, venait, montait, descendait, sortait, rentrait, rapportant chaque fois des bruits plus absurdes les uns que les autres.

A peine restait-il dans la ville un ou deux régiments, et l'on ne pouvait pas compter sur leur fidélité

au roi ; ces régiments étaient en grande partie composés de Hessois : il ne s'y trouvait qu'un très-petit nombre d'officiers français. La garde nationale avait pris les armes ; mais ceux qui la composaient aspiraient aussi à la rentrée du landgrave. Cependant le roi pouvait battre les Russes et reprendre possession de sa capitale, il fallait donc au moins sauver les apparences et feindre de se défendre.

A la première sommation qui fut faite à la ville, on répondit bravement que la ville ne se rendrait pas. Aussitôt quelques boulets et quelques balles commencent à siffler en l'air. En ce moment, j'étais seule à la maison avec madame F\*\*\*, ma mère ayant voulu se procurer par elle-même des nouvelles positives.

« Ma mère ! où est ma mère ? m'écriai-je en courant vers la porte pour aller la chercher.

Madame F\*\*\* me retint par mes vêtements, en me disant : « Me laisserez-vous seule ? Savez-vous, d'ailleurs, où madame Ulliac est allée ? »

Mais je m'échappai de ses mains, et je descendis rapidement l'escalier. Sur le seuil, je me trouvai en face de ma mère.

« Ma fille, ma pauvre fille ! s'écria-t-elle en me serrant dans ses bras avec un mouvement convulsif ; montons vite et recommandons-nous à Dieu. »

Ma mère, si courageuse, était pâle et tremblante. Elle sanglotait sans pouvoir pleurer.

« Que serais-tu devenue, mon Dieu..... si j'avais été tuée au lieu de ces malheureux que j'ai vu tomber sur la place Frédéric.

— Tuée ! » et, glacée de terreur, je me jetai à son cou, en la serrant étroitement contre moi.

Ma mère nous dit qu'au moment où elle passait sur la place Frédéric, un boulet avait ricoché en la couvrant de sable et en tuant près d'elle un homme.

Les balles sifflaient dans notre rue, et nous entendimes quelques toitures se briser sous les boulets. Des militaires nous dirent, plus tard, qu'évidemment les Russes avaient menagé la ville ; car si le tir eût été dirigé dans l'intention d'abattre les maisons ou d'y mettre le feu, on n'en aurait pas été quitte pour si peu ; mais nous, pauvres femmes, nous avions pris la chose au sérieux, et, tout en larmes, nous nous serrions les uns contre les autres.

Le soir, la ville était rendue, et déjà des nuées de Cosaques parcouraient les rues.

La femme du propriétaire, madame Schön, vint nous en apporter la nouvelle.

« Mon mari, dit-elle, ne veut pas qu'il vous arrive rien à toutes deux. Nous allons avoir à loger au moins dix Cosaques ; descendez chez nous. Madame Ulliac, qui ne parle pas allemand, ne dira pas un mot ; ce sera comme notre tante malade. Vous, mademoiselle, quoique vous parliez bien allemand, dites le moins de paroles possible. Je vais vous arranger avec un bonnet et différentes choses à moi, car vêtue comme vous voilà, on vous reconnaîtrait pour une Française.

— Et cette dame, notre amie ? demandai-je en montrant madame F\*\*\*.

— Elle peut venir aussi, si bon lui semble. Quant au vieux monsieur, qui est allé courir je ne sais où, il trouvera la porte fermée. »

Madame F\*\*\* préféra s'en retourner chez elle.

Ma mère et moi nous descendimes chez ces braves gens, qui n'aimaient pas les Français, nous le savions, mais qui, avant tout, étaient humains.

Monsieur Schön, aussi laid que madame Schön était jolie, nous reçut d'un air rébarbatif, probablement il n'avait fait que céder aux instances de sa femme. Il s'informa de celle-ci, si elle avait préparé des vivres pour les soldats russes qu'ils allaient avoir à loger. Elle répondit que oui, et le pria d'aller veiller aux préparatifs qui se faisaient dans la cuisine.

Dès qu'il fut sorti, elle se hâta de faire placer sa mère dans un grand fauteuil, de l'envelopper de châles et de coussins, et de la coiffer d'un mouchoir de soie de manière à lui cacher presque entièrement la figure... Quand mon tour fut venu, elle m'arrangea de telle sorte, qu'après la toilette faite, j'éclatai de rire en me regardant dans une glace.

« Ah! ma fille! peux-tu rire dans un tel moment! dit ma mère. »

Mais ce rire-là était le rire nerveux qu'excitent souvent les émotions violentes.

« Chut! chut! murmura madame Schön, pas un mot de français, s'il vous plaît!

Nous entendîmes à la porte plusieurs cavaliers qui mettaient pied à terre, et le bruit de grands sabres traînant sur le pavé.

M. Schön fit entrer les Cosaques, dans la cour. Quand ils eurent attaché leurs chevaux, en jetant à la portée de ceux-ci les bottes de foin achetées à cet effet, ils suivirent dans la cuisine M. Schön, qui leur en montra le chemin.

Madame Schön nous quitta pour aller voir si ses hôtes ne manquaient de rien.

Je m'assis sur un tabouret aux pieds de ma mère, et, nos deux mains enlacées, nos deux têtes appuyées l'une contre l'autre, nous restâmes en silence, perdues dans des réflexions bien amères. Ce silence n'était troublé que par le bruit des patrouilles à cheval, qui se croisaient fréquemment dans la rue et par les mots de : *Wer da?* (Qui va là?) auxquels on répondait par le mot d'ordre.

S. ULLIAC-TRÉMADEURE.

(La suite au prochain numéro).

## PETITE HISTOIRE DES JARDINS

Dès que l'homme eut soumis les champs à la culture, D'un heureux coin de terre il soigna la parure.

DE LILLE. *Les Jardins.*

Hélas! bien avant que l'homme dût soumettre les champs à la culture, il possédait un jardin, un jardin magnifique, dont Dieu lui-même avait dessiné les harmonieux contours. Qui nous dira les splendeurs d'Eden? Milton l'a essayé :

« Au milieu d'un charmant paysage, un jardin encore plus délicieux avait eu Dieu même pour ordonnateur. Il avait fait sortir de ce fertile sein les arbres les plus propres à charmer les yeux, à flatter l'odorat et le goût. Au milieu d'eux s'élevait l'arbre de vie, d'où découlait l'ambroisie d'un or liquide. Non loin était l'arbre de la science du bien et du mal, qui nous coûte si cher, arbre fatal dont le germe a produit la mort!

« Dans ce jardin coulait vers le midi un large fleuve, qui se partageait plus loin en plusieurs ruisseaux, et retombait en écumeuse cascade, après avoir arrosé tout le jardin. Que n'est-il possible à l'art de décrire ces eaux de saphir, dont les ruisseaux roulant sur des perles orientales et sur des sables d'or, formaient des méandres infinis sous les ombrages qui les couvraient, en versant le nectar sur toutes les plantes et nourrissant des fleurs dignes du paradis! La nature bienfaisante les avait répandues en profusion sur les collines, dans les vallons, dans les plaines découvertes qu'échauffaient doucement les rayons du soleil, et dans ces berceaux

où des ombrages épais conservaient pendant l'ardeur du jour une agréable fraîcheur.

« On y voyait des champs et des tapis verts admirablement nuancés, et environnés de bocages remplis d'arbres de la plus grande beauté; des uns coulaient des baumes précieux, la myrrhe et les gommes odoriférantes; aux autres étaient suspendus des fruits brillants et dorés, qui charmaient l'œil et le goût. Entre ces arbres paraissaient des tapis de verdure; sur les penchants des vallons et des petites collines, on voyait des troupeaux qui paissaient l'herbe tendre. Ici, les palmiers couvraient de jolis monticules; là, des ruisseaux serpentaient dans le sein d'un vallon couvert de roses sans épines. D'un autre côté paraissaient des grottes impénétrables aux rayons du soleil, et des cavernes où régnaient une fraîcheur délicieuse. Elles étaient couvertes de pampres qui, étendant de tous côtés leurs branches flexibles, offraient en abondance leurs grappes de pourpre. Les oiseaux formaient des chœurs mélodieux, et les zéphirs, portant avec eux les odeurs suaves des vallons et des bocages, murmuraient entre les feuilles légèrement agitées, tandis que Pan, dansant avec les Grâces et les Heures, menait à sa suite un printemps éternel. »

Voilà une charmante description, moitié anglaise, moitié mythologique; la Bible, plus austère et plus brève, dit simplement : « Le Seigneur Dieu avait planté, dès le commencement, un jardin de délices, il y avait placé l'homme qu'il avait formé. Et

» le Seigneur fit sortir de la terre une multitude  
 » d'arbres beaux à voir, et dont les fruits éaient  
 » doux à manger; au milieu du jardin était l'arbre  
 » de vie et l'arbre de la science du bien et du mal.  
 » Dans ce lieu de délices coulait un fleuve qui se di-  
 » visait en quatre canaux. »

Sans doute, la mémoire des hommes conserva le souvenir du jardin de délices, et ils s'efforcèrent de l'imiter en créant autour de leurs habitations un lieu de fraîcheur et de repos. Les plus anciens auteurs décrivent des jardins dont la simplicité se ressent de celle de ces premiers âges. Ulysse, car l'*Odyssée* est le plus exquis tableau des mœurs de l'époque, Ulysse va trouver son père, Laërte, dans le jardin qu'il cultive de ses mains; Ulysse et Laërte sont, dans le langage d'Homère, des princes, dans le nôtre, des chefs de tribu, des hommes puissants enfin, et cependant, ce coin de terre consacré à leurs plaisirs n'est peuplé que d'arbres à fruits et de plantes rustiques.

« O vieillard, dit Ulysse, j'admire ici ton art et tes soins; tout prospère à ton gré, la figue, la poire, la vigne, l'olive; il n'est aucune place, aucune plante, qui soit dénuée de culture... »

Le jardin du puissant Alcinoüs, père de Nausicaa, n'est aussi qu'un ample verger, embelli par des fontaines. « Là, dit Homère, toutes les espèces d'arbres » portaient ju-qu'au ciel leurs rameaux; on y voyait » la poire, l'orange, la pomme, charme de l'œil et » de l'odorat, la douce figue, et l'olive toujours verte. » Ces arbres, soit l'été, soit l'hiver, étaient éternellement chargés de fruits; tandis que les uns sortaient du bouton, les autres mûrissaient à la constante haleine du zéphir; la jeune olive, bientôt à son automne, laissait voir l'olive naissante qui la suivait; la figue était poussée par une autre figue, la poire par la poire, la grenade par la grenade, et à peine l'orange avait disparu, qu'une autre s'offrait à être cueillie.

« Deux fontaines dispersaient leurs ondes; l'une arrosait le jardin, l'autre coulait en des canaux jusque sous le seuil de la cour, et se versait devant le palais en un large bassin.... Ainsi les immortels embellirent de leurs dons la demeure d'Alcinoüs. »

Des jardins suspendus de Baby'one, créés par Sémiramis, mis au rang des sept merveilles du monde, il ne nous reste aucune description; on put se figurer un ouvrage cyclopéen, plus imposant par sa masse qu'agréable en ses contours; seize siècles après leur création, ces somptueuses terrasses firent encore l'admiration d'Alexandre à son entrée dans Baby'one. Les jardins de Salomon étaient dignes de la magnificence de ce roi.

Nous ne parlerons que pour mémoire des premiers jardins des Romains de la république. Virgile, dans ses *Georgiques*, nous donne une idée de la rusticité qui y régnait, même au temps d'Auguste :

« ... Je peindrais les lieux chéris de Flore ;  
 Le narcisse en mes vers s'empresseait d'éclorer ;  
 Les roses m'ouvriraient leurs calices brillants ;  
 Le tortueux concombre arrondirait ses flancs ;  
 Du persil toujours vert, des pâles chicorées,  
 Ma Muse abreuvait les tiges altérées ;  
 Je courberais le lierre et l'acanthé en berceaux,  
 Et du myrthe amoureux j'ombragerais les eaux. »

Quelques années plus tard, les jardins et les villas des patriciens romains couvraient le sol de l'Italie,

envahissaient les terres labourables, et forçaient le peuple de Rome à attendre son pain de la Sicile et de l'Afrique. Plinius nous a laissé une longue description des jardins de son temps.

« ... Au devant de la maison, on voit un parterre » dont les différentes figures sont tracées avec du » buis. Ensuite est un lit de gazon peu élevé, autour » duquel le buis représente plusieurs animaux qui se » regardent. Plus bas est une pièce couverte d'acan- » the si douce et si tendre sous les pieds, qu'on ne » le sent presque pas. Cette pièce est enfermée dans » une promenade formée d'arbres qui, pressés les » uns contre les autres, et diversement taillés, for- » ment une palissade. Auprès, est une allée tournante » en forme de cirque, au dedans de laquelle on trouve » du buis taillé de diverses façons, et des arbres » qu'on a soin de tenir bas. De l'autre côté est une » prairie qui ne plaît pas moins par ses beautés na- » turelles que toutes les choses dont je viens de par- » ler par celles qu'elles empruntent à l'art. »

Plus loin, il décrit encore les parterres de roses ayant l'inévitable buis pour bordure, des prairies au milieu desquelles le buis est taillé en forme de lettres composant le nom du propriétaire ou celui de l'ouvrier. Entre les buis l'on voyait alternativement une petite pyramide et un pommier; à l'extrémité de la prairie était un lit de repos en marbre, ombragé d'une treille; l'eau sortait de dessous ce lit comme si le poids de ceux qui s'y asseyaient la faisait sortir. L'eau était répandue partout dans ce jardin, l'eau, le premier des biens dans les pays du soleil.

Ces beautés, un peu tristes, un peu roides, que vantait Plinius, furent bientôt dépassées. Autrefois Lucullus avait importé à Rome le goût des jardins asiatiques, pleins de fraîcheur et d'ombre; il fut imité et surpassé. Des eaux amenées à grands frais, des bocages peuplés de statues, des grottes couvertes de peintures comiques, des naumachies, envahirent des pans de province, et servirent uniquement aux délassements de quelques patriciens. Un général, nommé Valérius Asiaticus, mis à mort sous Claude, aimait tellement ses jardins, qu'avant que de s'ouvrir les veines, il fit disposer son bûcher de manière à ce que les flammes n'atteignissent pas les beaux arbres qu'il avait soignés et dont l'ombrage l'avait réjoui.

Nous trouvons dans Tacite, au livre XI<sup>e</sup> de ses *Annales*, ce fait singulier où se mêle le mépris de la vie et l'amour des biens qui rendent la vie aimable.

Les somptueux jardins de Néron rappellent un souvenir de sa cruauté exécrable. C'est là que les premiers martyrs furent mis en croix, couverts de peaux de bêtes, et livrés aux chiens furieux, ou bien enduits de résine et allumés, flambeaux vivants qui éclairaient les allées où l'empereur conduisait son char.

Nous ne parlerons que pour mémoire des jardins de Dioclétien à Salone; un autre fugitif du trône, Abdolonyme, cultivait ses fleurs quand les députés vinrent lui offrir une part de l'empire d'Alexandre.

Le saint jardinier Phocas était au milieu de ses plantes lorsqu'on vint le chercher pour le conduire au martyre; mais fidele aux lois de l'hospitalité, fidele surtout aux lois du Christ, il ne voulut suivre ses gardes qu'après leur avoir lavé les pieds et leur avoir offert un petit repas. Après cela il se livra au glaive.

Il en est des jardins comme du costume, du mobilier, de la cuisine même, qui, après la conquête des Barbares, retombèrent dans leur primitive simplicité. Tous les arts, dégénérés par l'abus, se perdirent et durent remonter à leur origine. Les Mérovingiens, les Carolingiens avaient des maisons des champs : c'étaient de vastes fermes très-productives, et dont les vergers, plantés de pommiers et de noyers, ouvraient un agréable espace à la promenade des rois fainéants ; ceux de Charlebert étaient renommés. Le potager dont Charlemagne vendait les produits, était peu fourni, le parterre moins encore ; on y voyait ces fleurs qui, sous le climat de la France, naissent presque sans culture : la violette, l'églantier, le lis, le bouton d'or. Les croisades fournirent aux châteaux quelques fleurs nouvelles dont elles ornèrent les étroits parterres qui s'épanouissaient derrière les châteaux forts : la croix de Jérusalem, la rose de Provins, l'hyacinthe, la tulipe, la tubéreuse, nous viennent de l'Orient, mais ces fleurs n'étaient pas en majorité dans les jardins des nobles dames : elles y cultivaient surtout des plantes médicinales dont les sucres entraient dans ces onguents et ces breuvages qu'elles offraient elles-mêmes aux malades et aux blessés de la baronnie. Aussi longtemps que les campagnes furent peu sûres, et les villes livrées à des troubles fréquents, l'art paisible qui crée les jardins ne fit pas de progrès : les jardins des barons et des chevaliers, c'étaient les forêts, les valls et les plaines où ils poursuivaient le sanglier et le daim ; les bourgeois, renfermés dans l'étroite enceinte murillée des villes, ne recherchaient de la nature que le côté utile : les champs féconds, les gras pâturages, les vignes plantureuses. Le bon roi René, si amoureux de jouissances délicates, est cité parmi ceux qui s'occupèrent utilement de jardinage ; auprès d'Angers, il transforma un rocher aride en un parterre délicieux ; il introduisit dans l'Anjou la rose et l'œillet, ainsi qu'un grand nombre d'autres raretés horticoles. Lorsque les malheurs immérités qui remplirent sa vie l'eurent forcé à chercher un asile en Provence, il se fit bâtir, près d'Aix, un château dont les terrasses, disposées en amphithéâtre, devinrent, grâce à lui, le plus beau jardin de France. Il y avait réuni des oiseaux rares et des fleurs précieuses ; le mûrier, la canne à sucre, des treilles de raisin muscat, qui devaient fournir une grande richesse à la Provence, y furent naturalisés par ses soins, et les ruisseaux qui descendaient d'étage en étage, le long des terrasses fleuries, allaient se perdre dans un immense vivier, peuplé de beaux poissons. Le bon roi jouissait de cette charmante création qui, en ces siècles de bruit et de combats, ne fut guère imitée.

Charles-Quint, après son abdication, fit disposer sa retraite de Saint-Juste selon ses goûts, et l'appartement où ses infirmités le retenaient presque toujours aboutissait à une spacieuse terrasse, ornée de fleurs odoriférantes. Il y fit planter des orangers, des citronniers, et le murmure d'une fontaine, descendue des cimes neigeuses de la montagne, charmait les oreilles. Le jardin du monastère était aussi à sa disposition ; là, au milieu des plantes potagères, l'on voyait de magnifiques orangers qui s'élevaient jusqu'aux fenêtres de la demeure impériale, en y portant leurs blanches fleurs et leurs parfums suaves.

Cependant l'Italie, inspirée par son beau ciel, com-

mença à donner une grande attention aux jardins. Au seizième siècle, on citait ceux du palais Doria, à Gènes, qui jouissaient de la vue de la ville et de la mer. Des bosquets d'orangers, des fontaines jaillissantes, des statues antiques et modernes ornaient ce paysage plein de grandeur et de magnificence. On y voyait le vieux doge André Doria, le Père de la patrie, sous la figure de Neptune domptant les flots. Tout ce qui venait d'Italie était bien accueilli en France ; aussi, les vieux parcs des châteaux royaux commencèrent-ils à éclaircir leurs sombres voûtes de chênes centenaires et à faire place aux portiques, aux statues, aux terrasses, aux allées couvertes et symétriques, à ce genre, plutôt architectural que pittoresque, mis à la mode par la Renaissance. On citait surtout, au XVI<sup>e</sup> siècle, le parc d'Ecouen, qui appartenait aux Montmorency, celui de Fontainebleau, celui d'Anet ; Olivier de Serres dessina le jardin de Gabrielle d'Estrées, il chercha à y naturaliser la canne à sucre et le mûrier. Au temps de Louis XIII, Versailles n'était qu'une triste butte à moulins. Mais sous Louis XIV, de ce lieu désert, plat, marécageux, *favori sans mérite*, ainsi que l'appelaient audacieusement un courtisan, Lenôtre fit quelque chose d'enchantement. Il introduisit l'usage des jardins rectilignes, et quoique la symétrie, en semblable matière, semble nuire au pittoresque, on ne peut nier l'imposante beauté de Versailles, avec ses hautes charmilles, ses gazons veloutés, ses allées à perte de vue, ses statues innombrables et ses eaux jaillissantes. C'est un jardin grave et imposant comme la royauté elle-même. Rambouillet, Marly, Saint-Cloud, les jardins de Saint-Cyr, ceux de Maintenon, étaient du même style, imités par les grands seigneurs, et dans de plus petites proportions, par les bourgeois, qui avaient aussi leur petite charmille, leurs petits bassins, leurs statues de terre cuite. Ce que madame de Sévigné nous dit de ses Rochers laisse entrevoir qu'elle aussi avait imité les jardins du maître.

Le *mail*, les longues allées, qui portent toutes un nom, la *Solitaire*, l'*Infinie*, les arbres chargés de devises tirées du Tasse, les cabinets de verdure, tout cela, c'est Versailles transporté en Bretagne. Un des plus beaux jardins de l'Europe, celui de Bel-Oeil, a été tracé d'après les règles de Lenôtre et de la Quintinie, et on ne peut s'empêcher d'admirer ces hautes murailles de verdure, ces pièces d'eau unies comme un miroir, et ces immenses allées, respectées par la hache, et à qui les années ont donné quelque chose de grave et de mystérieux. Les jardins de Port-Royal étaient célèbres par la beauté des fruits que les solitaires y cultivaient et dont ils offraient les primeurs à Louis XIV ; Racine les a chantés.

Le goût des jardins rectilignes régna longtemps, et se propagea en Europe, mais surtout en Hollande, où il devint disgracieux et mesquin. De petits parterres remplis de précieuses tulipes, des grottes en miniature formées de coquillages, des bergers et des bergères, le bourgmestre en perruque, le juge en robe, la paysanne en *cotillon simple et souliers plats*, grimaçant sur des piédestaux de bois peint, ce petit genre ne rappelait plus les splendeurs des jardins royaux de France. Un dessinateur anglais, Kent, essaya d'introduire d'autres idées dans les dispositions des jardins : un de ses compatriotes, Chambers, avait décrit les jardins chinois dans leur irrégularité gra-

cieuse, et sa description donna aux jardiniers et aux propriétaires le goût de l'imprévu et du pittoresque. De là naquirent les jardins anglais, qui cherchent à réunir dans un espace limité ce que la nature a de plus beau et de plus agréable : des allées sinueuses, des prés coupés par des corbeilles de fleurs, des eaux épanchées en nappes ou retombant en cascades, des massifs d'arbres divers, des éclaircies laissant voir le paysage, et puis, par-ci, par-là, ce que l'on appelle des *fabriques*, une ruine, un rocher, une chaumière, une tourelle, un pont couvert de lierre, un ajoupa rustique. On comprend combien il faut de goût pour éviter en ce genre le ridicule, et nos aïeux n'y échappèrent pas toujours. On ne voyait que petites ruines, décrépités sans être anciennes; ponts jetés sur des ruisseaux sans eau, pagodes chinoises qu'un habitant de l'Empire du Milieu eût reniées, grottes pleines d'araignées et de grenouilles, allées tournantes qui ne menaient à rien. Les plus célèbres jardins de France furent dessinés dans le style anglais et évitèrent le ridicule. Entre autres *Chanteloup*, célèbre par l'exil du ministre Choiseul, le *Petit-Trianon*, si cher à Marie-Antoinette, la *Malmaison*, peuplée des souvenirs de Joséphine, le *Raincy*, *Morfontaine*, le parc de *Mousseaux*, dont les fabriques étaient d'une rare magnificence. On y voyait des ruines grecques et gothiques, des statues, des tombeaux, des temples, des pagodes, des rochers; un château fort démantelé avec ses ponts et ses créneaux, des vignes à l'italienne, une naumachie à la mode romaine, etc., etc. Cambacérès posséda un moment ce beau domaine, que Louis XVIII rendit à la famille d'Orléans. L'Italie resta fidèle aux jardins rectilignes, aux buis taillés, aux rochers sculptés en figures bizarres, et les plus beaux parcs de la Péninsule sont sur ce modèle.

Au commencement de ce siècle, le goût des fleurs avait gagné toutes les conditions et de nouvelles es-

pèces, telles que le camélia, le fuchsia, les orchidées, les plantes de bruyère, les chrysanthèmes, les dahlias, étaient venues enrichir la Flore française. Aujourd'hui, à défaut d'un parc, à défaut d'un parterre, on cultive des fleurs sur un balcon, dans la jardinière, sur la fenêtre, sur la cheminée même. Le jardinage est un art et un luxe de notre temps.

Un Allemand a créé des *Jardins d'Enfants*, ce sont des écoles gardiennes où les petits élèves partagent leurs heures entre les leçons classiques et des essais de jardinage, qui leur donnent le goût des plaisirs simples et l'amour de la nature.

Parmi les jardins publics, les plus célèbres sont ceux de Versailles, les deux Trianon, le Luxembourg, les Tuileries, *Hyde-Park* et *Regent's-Park*, à Londres, *Virginia-Waters*, près de Windsor, la *Favorite*, près de Bade, le *Prado* de Madrid, le *Parc* de Bruxelles, le *Prater* de Vienne, le *Jardin d'Été*, à Saint-Petersbourg, *Sans-Souci*, près de Berlin. Ce dernier parc, créé par Frédéric II, est remarquable par la grâce et le bon goût de ses fabriques. On cite aussi les jardins du Sultan, les *Eaux douces d'Europe* et les *Eaux douces d'Asie*, qui s'étendent sur les rives du Bosphore.

On a beaucoup écrit sur les *Jardins*; Thouin a publié des *Plans de toutes espèces de jardins*; Horace Walpole a donné l'*Histoire du goût moderne en jardinage*; le P. Rapin a laissé un poème sur les fleurs; Boileau a adressé une épître à son jardinier; Delille a écrit un joli poème intitulé *les Jardins*; Ducis a parlé en petits vers à son *petit parterre* et à son *petit potager*. Nous emprunterons à Delille, pour terminer, ces vers du début de son ouvrage :

« Et quand les dieux offraient un Elysée aux sages,  
Étaient-ce des palais? C'étaient de verts bocages,  
C'étaient des prés fleuris, séjour des doux loisirs,  
Où d'une longue paix ils goûtaient les plaisirs. »

XXX.

## REVUE MUSICALE

Une grande qualité que l'on remarque dans la charmante romance intitulée : *La Carmélite*, de M. Paul Wagner, c'est que la musique est admirablement appropriée aux paroles, dues au talent de M. J. Koll.

Avouons que, la plupart du temps, les compositions sont hétérogènes, c'est-à-dire formées d'éléments qui se contredisent et se choquent. Telle chansonnette devient monotone par la mélodie, qui manque de verve; telle romance a des notes allègres, qui n'entrent nullement dans le charme mélancolique de la situation. *La Carmélite* ne pèche pas par ce défaut; une teinte religieuse, mêlée à une grâce naïve, s'y trouve accompagnée dans sa route par une mélodie

douce et pénétrante. Nous sommes persuadée que cette composition, éditée par M. Cartereau, obtiendra tout le succès qu'elle mérite. — Le *Quadrille Basque*, composé par M. Artus, et accepté par Sa Majesté l'Impératrice, qui a accordé une médaille d'or à son auteur, est une nouveauté facile, dont la vogue va toujours en augmentant. Il sera donc agréable à nos abonnées de le voir figurer dans nos collections. — Nous ne saurions trop recommander aussi aux institutions et aux élèves, les *chœurs* de M<sup>me</sup> Perronnet, pour distributions de prix; ils sont parfaitement écrits dans la voix des jeunes filles. M. Petit en est l'éditeur.

**Château Trompette**, opéra comique en trois actes, paroles de MM. Cormon et Michel Carré, musique de Gevaert. — **Fidelio**, par Beethoven. — Nouvelles.

*Château Trompette* était le nom d'un château fort dont les meurtrières redoutables menaçaient les Bordelais rebelles et les Anglais envahisseurs. Il tenait en respect la population souvent disposée à se révolter contre le fisc; on y apercevait à toute heure des arquebuses braquées sur les hauteurs voisines et des pièces d'artillerie dirigées sur les villages environnants. Richelieu, le type du viveur élégant du dix-huitième siècle; Richelieu, cet homme dans la vie duquel on chercherait en vain une bonne action, y fait son entrée triomphante au milieu de la fleur de la jeunesse parisienne, au bruit des cloches et des canons. Chapeaux bas! nobles et vilains, place au nouveau et brillant gouverneur, saluez ce héros de la mode dont les exploits ne sont que des immoralités. Que va-t-il se passer dans ce fameux château Trompette pendant les trois actes qui composent l'opéra de M. Gevaert? Et d'abord, s'il fallait demander l'explication de ce titre, je crois qu'on aurait quelque peine à l'obtenir; mais nous passons facilement sur les supercheries de ce genre, familières aux auteurs dramatiques, en faveur du bon effet que produit sur une affiche de théâtre, un titre qui éveille la curiosité du public. Dans cette œuvre, le caractère traditionnel de Richelieu a subi de grandes altérations. MM. Cormon et Michel Carré ont répété dans un imbroglio légèrement pimenté, une vieille fable et de vieilles aventures inventées à plaisir. Nous laissons à de plus habiles que nous le soin d'en tracer l'analyse, nous bornant à jeter un coup d'œil rapide sur la partie musicale de l'ouvrage. La partition est, à proprement parler, une suite de mélodies vives, n'ayant guère que les proportions de la chanson; l'absence de prétentions scientifiques s'y fait remarquer, et c'est, par le temps qui court, une qualité fort appréciable. La gaieté de bon aloi, l'originalité sans trivialité, la verve mêlée à la grâce, sont mieux comprises des auditeurs que le fatras harmonique auquel les compositeurs modernes cherchent à habituer nos oreilles. Le défaut de ce long travail est de manquer de développement; une idée y succède trop rapidement à une idée, il y a effervescence d'imagination. L'ouverture est le résumé succinct des morceaux saillants de l'ouvrage. Le Noël avec refrain en chœur qui commence le premier acte est d'une allure vive et hardie, malheureusement M. Gevaert a eu la singulière inspiration d'intercaler, dans le duo qui vient après, le *Carillon de Dunkerque* et l'air de la *Boulangère*, fort étonnés tous deux de se trouver à pareille fête. La chanson sur ces paroles :

Les loups ne mordent guère,  
Hélas! quand ils sont vieux, etc., etc.

ne nous semble pas écrite dans le sentiment qui convenait à la situation; il y a encore une foule de couplets, que nous ne pourrions expliquer musicalement à nos lectrices qu'en leur donnant une idée du poème; ce qui serait un travail fort long pour nous et fort incomplet pour elles. La reprise du Noël, dont on ne perd jamais la nuance à travers la partition, est, selon nous, la pensée la plus heureuse de l'œuvre, qui, malgré son cachet bien évident de légèreté, est appelée à bon nombre de représentations.

Le Théâtre-Lyrique vient de donner le *Fidelio* de Beethoven avec un libretto par MM. Jules Barbier et Michel Carré. *Fidelio* fut représenté chez nous, à différentes reprises, par des troupes allemandes, salles Favart et Ventadour; puis traduit pour l'Odéon en 1825, et enfin exécuté au Théâtre-Italien, avec M<sup>lle</sup> Cruvelli dans le rôle principal. Faut-il l'avouer? cette musique admirable, ces mélodies graves et émouvantes, qui se rapprochent plus de l'art sacré que de l'art profane, cette instrumentation simple et magistrale, ne produisirent que peu d'effet sur le public parisien: il y manquait ce qui convient à notre esprit national, ce que les critiques de nos jours ont nommé le *brio*; toutes sortes de petites choses pimpantes, sautillantes, chantantes et pour nous fort peu charmantes; on attendait des effets dramatiques et saisissants, suivis de situations champêtres ou de romances mélancoliques. Cet ensemble grandiose où tout est homogène, élevé, senti, continué jusqu'à la fin, ne convenait pas à notre public friand de petites émotions. Les librettistes modernes ont essayé de raviver le poème en lui donnant une couleur historique. La scène n'est plus en Allemagne entre des personnages vulgaires, elle se passe à Milan au milieu de gens de grande maison. Cette idée est malheureuse. Dès qu'on pose le pied sur la terre de Païstrina ou de Rossini, on doit s'attendre à écouter de la musique italienne. Le génie de Beethoven était tout allemand. Or, on ne pense pas, on ne chante pas, on ne sent pas de même sous des cieux opposés. Comment voulez-vous qu'un jeune garçon milanais de naissance, et une jeune fille vive et accorte puissent traduire, dans de petits dialogues puérils, les pages à jamais célèbres du plus grave des compositeurs? d'ailleurs le caractère des œuvres de Beethoven est plutôt symphonique que théâtral. Supprimez la mise en scène, ayez un orchestre, des chœurs, des soli, faites exécuter l'ouvrage ainsi monté au Conservatoire, et le public comprendra mieux le chef-d'œuvre du maître allemand, qu'en lui donnant pour auxiliaires des princes, des gouverneurs, des géoliers et des soubrettes, dans une salle du boulevard du Temple.

\* Au théâtre de l'Opéra, on a repris *Lucie de Lammermoor* pour les débuts de Michot. Le jeune ténor y remplissait le rôle d'Edgard; sa voix, sympathique et charmante dans les passages qui n'exigent qu'une expression tendre, laisse beaucoup à désirer dans ceux où il serait nécessaire de déployer une certaine vigueur.

\* M<sup>lle</sup> Augustine Brohan vient de terminer un opéra comique intitulé : *Speranza*, dont M. Victor Massé écrit la musique.

\* Tamberlick est parti pour Madrid, où il doit donner dix, ou quinze, ou vingt représentations.

\* M. Calzad a renouvelé pour la saison prochaine les engagements de MM. Graziani, Gardoni, Zucchini, et de M<sup>lle</sup> Alboni, Penco, Marie Battu.

\* M. Tilmant vient d'être nommé, à une immense majorité, chef d'orchestre de la Société des concerts. M. Deldevez a été choisi pour chef d'orchestre en second.

\* La partition pour chant et piano du *Roman d'Elvire* vient de paraître.

\* On parle beaucoup dans le monde musical de

la cantate nicoise composée par M. Jules Cohen, professeur au Conservatoire de Paris.

\*\* L'ouverture des Concerts de Paris aux Champs-Élysées, a eu lieu ces jours-ci. *Schiller-Marsch*, de Meyerbeer, y a été exécutée avec un immense succès.

\*\* Le ministre d'État vient de faire prendre un certain nombre d'exemplaires de l'*Histoire des concerts du Conservatoire*, de M. Elwart, pour la bibliothèque de la Couronne.

MARIE LASSAVER.

## Correspondance

### PLANCHE DE BRODERIES.

PLANCHE VI. — 1 et 2, Parure châle — 3, Entre-deux — 4, E. B. avec couronne de comte — 5, *Octavie* — 6 col d'enfant — 7, L. B. dans un écusson — 8, *Jenny* — 9, H. C. enlacés, dans un écusson — 10, E. L. — 11, *Elise*, dans une gerbe — 12, *Apolline* — 13, Mouchoir de jeune fille — 13 bis, H. L. dans un coin de mouchoir — 14, H. D. — 15, *Hortense* — 16 et 17, Parure parisienne — 18, *Jenny* — 19, *Jeanne* — 20, M. L. W. — 21, T. S. — 22, *Laure*, dans un écusson — 23, S. B. enlacés — 24, O. P. — 25, *Clotilde* — 26, J. B. — 27, Mouchoir élégant, avec A. L. dans un écusson — 28, *Thalie* — 29, A. G.

### PLANCHE DE PATRONS.

30, Entre-deux — 31, *Mélanie* — 32, *Walburge* — 33, H. F. — 34, *Eudoxie* — 35, D. L. enlacés — 36, R. G. enlacés — 37, *Baby* — 38, *Fiamma* — 39, S. P. — 40 à 46, Corsage de femme — 47 à 51, Chemise de femme — 52 et 53, Nouvelle cravate parisienne — 54 et 55, Nouveau patron de manchettes — 56, Hexagone destiné aux transparents, imitation de vitraux — 57 à 61, Bouquet de boutons de roses — 62, Dessin de filet carré ou de tapisserie — 63, Porte-lettres en chêne, orné de feuilles en cuir.

### Jeanne à Florence.

Dans quel heureux temps nous vivons, ma chère Florence! chaque jour amène une découverte utile, une invention ingénieuse. Il y a un mois, je t'apprenais comment les escaliers bientôt pourront devenir inutiles. Aujourd'hui, je viens t'annoncer une révolution qui réjouit fort les Parisiens, en général, et les Parisiennes en particulier. La pluie, cette ennuyeuse pluie qui nous a fait manquer tant de bonnes parties; cette pluie maussade, ennemie jurée des fraîches toilettes et des fines chaussures, la voilà à tout jamais bannie : il lui est défendu de tomber.

Désormais, le baromètre demeurera invariablement au beau fixe et les marchands de parapluies devront se donner exclusivement aux ombrelles : le ciel sera toute l'année d'une pureté admirable, à faire pâlir de dépit le ciel d'Italie.

Mais comment cela peut-il se faire? Est-ce à dire que les cataractes du ciel sont épuisées et que nous sommes tous menacés d'hydrophobie? Non, grâce à Dieu, le bassin des mers n'est point à sec; il y a de l'eau, et beaucoup, dans les fleuves, dans les rivières, dans les ruisseaux : donc les nuages continuent de se former et continueront de se résoudre en pluie tant que le monde durera.

Aussi, depuis longtemps, avons-nous songé à nous mettre à l'abri des variations atmosphériques dans des demeures couvertes ou à l'ombre d'un parapluie.

Il était pourtant bien plus simple de dire à la pluie ce que Franklin a dit à la foudre : « Tu tomberas où je te permettrai de tomber, et pas ailleurs. »

C'est ce qu'a fait M. Helvétius Otto, de Leipzig.

Franklin agissait par attraction, lui agit par répulsion; l'Américain fait rentrer en terre le fluide électrique, le Leipzickois chasse impitoyablement la pluie.

Mais comme la terre est ronde, et qu'après en avoir fait le tour, on se retrouve à son point de départ; comme, d'un autre côté, on ne peut imposer aux nuages un éternel mouvement de rotation, et qu'enfin la pluie est aussi nécessaire aux campagnes qu'elle est désagréable aux villes, le savant météorologue propose d'en délivrer les citadins au bénéfice des rustiques :

Organiser le plus près possible des nuages des *propulseurs* ou immenses soufflets qui, au moyen de machines à vapeur, fonctionneraient nuit et jour et chasseraient ainsi la pluie bien loin de nous, tel est le projet adressé à l'Académie des sciences par M. Otto. Donc, quand le ciel commencera à se teinter légèrement de gris, les soufflets se mettront à souffler, et le ciel recouvrera son état de sérénité.

L'allégresse excitée par une semblable proposition est si grande et les applaudissements accordés à l'inventeur si bruyants, qu'ils couvrent en ce moment les réclamations des jardins publics et privés,

des avenues plantées dans Paris, enfin des naïades des fontaines, qui versent leurs dernières larmes, voyant avec désespoir arriver le jour où l'eau ne s'échappera plus de leur urne penchante.

Il me semble qu'on pourrait facilement contenter tout le monde, en faisant à madame la Pluie une petite concession : ce serait de lui laisser carte blanche pendant la nuit, ce qui permettrait aux soufflets de se reposer, et procurerait de plus aux représentants du règne végétal, exilés dans nos villes, cette fraîcheur indispensable à leur conservation. Tu vois d'ici, Florence, les résultats magnifiques que les prés, les poitiers et les vergers retireraient d'un pareil état de choses. Les gazons, toujours verts, rappelleraient ceux de l'île de Calypso ; les asperges, les petits pois, les artichauts et les laitues pousseront à l'envi comme en une terre de promesse ; les vaches ne seront plus réduites à brouter tristement une herbe jaunie et maigre ; et les fruitières seront obligées d'apporter dans leurs prix, qui arrachent de gros soupis à nos ménagères, de notables modifications.

On ne verra plus de pauvres familles passer leur journée du dimanche à cueillir au bois de Boulogne ou à Vincennes des herbes qui ressemblent à de la salade et les assaisonner au retour d'huile et de vinaigre : les laitues sont hors de prix !

J'espère, chère amie, qu'à ton prochain voyage à Paris tu verras fonctionner les *Pluvifuges*, à qui l'on pourrait céder la place laissée vacante depuis la retraite des télégraphes aux longs bras.

Là ne s'arrête pas mon bulletin d'inventions : la pluie est un désagrément, mais la tempête est un mal ; on dit ennuyeux comme la pluie, et l'on dit terrible comme la tempête.

Notre siècle devait donc songer sérieusement à la battre en brèche, à faire régner le calme sur les mers, ou du moins à conjurer le fléau d'une manière certaine.

Et pour ce faire, deux projets ont été présentés.

Rien n'est impossible à l'homme qui a du temps devant soi : « Donnez-moi du temps, disait à son débiteur le créancier de l'Évangile, et je vous payerai tout. »

Poursuivi par un ennemi, l'homme s'échappera à sa poursuite s'il a pour lui un peu d'avance.

Et si tant de fois il a trouvé la mort au fond des mers, c'est que la tempête l'avait atteint, c'est que ses voiles n'avaient pu rivaliser de vitesse avec l'ouragan.

Cette vitesse si grande est pourtant surpassée : le fluide électrique, dont la transmission est instantanée comme la pensée, va devenir un agent de sûreté et de salut.

Des signaux télégraphiques d'avertissement seront établis pour les navires qui, dans la Manche surtout, se trouvent exposés à l'invasion soudaine d'ouragans aussi locaux que pernicieux. Ces rafales voyagent vite ; mais l'électricité les devancera infailliblement, et le signal de prévoyance indiquera aussitôt qu'en tel lieu, il y a tel symptôme d'orage qui se propage dans une certaine direction.

Le pilote sera averti et prendra la direction contraire.

Mais la tempête n'est pas le seul danger que courent, sur l'Océan, nos braves marins. Les récifs, certaines côtes, l'entrée de quelques ports, les exposent

à de sérieux périls contre lesquels vient d'être imaginé un nouvel engin de sauvetage.

Au Havre, près du bassin de la Barre, est placée, en ce moment, une énorme bouée en tôle, affectant la forme d'un aérostat et qui porte à sa partie supérieure une mappemonde à jour.

Au-dessous, est suspendue une cloche d'une assez grande dimension, autour de laquelle sont disposés sept marteaux, et qui est placée de telle sorte que la moindre oscillation lui fait rendre un son.

La partie inférieure, destinée à plonger dans l'eau, est creuse et hermétiquement fermée. Les parois extérieures sont munies d'escaliers en fer.

Grâce à cette cloche continuellement agitée par le mouvement des flots qui feront l'office de sonneurs, les marins seront avertis de l'approche des côtes ou de l'écueil ; par les temps de brume surtout, cette sonnerie rendra de grands services à la navigation. En cas de sinistre, cette bouée sera une précieuse ressource pour les naufragés, qui pourront se mettre à l'abri sur les escaliers et attendre l'arrivée des secours.

L'idée est ingénieuse. Ce qui ne l'est pas moins, c'est le mode employé pour retirer du jardin botanique du Luxembourg les terres végétales devenues inutiles depuis qu'un boulevard doit passer sur cette partie, dont le niveau, fort au-dessous de celui du Luxembourg, va être exhaussé.

Descendre dans le jardin botanique, en retirer la bonne terre, la placer dans des brouettes et la remonter, tel est le travail long et pénible qu'on a merveilleusement simplifié. Un plan fortement incliné et garni de deux planches relie le sol remblayé à celui duquel on extrait la terre végétale.

Sur ce remblais se dresse un poteau muni, à sa partie supérieure, d'une poulie autour de laquelle s'enroule une grosse corde. Deux travailleurs fixent à leur ceinture chacun des bouts de cette corde ; l'un de ces hommes, placé près du poteau, opère la descente avec la brouette vide, pendant que l'autre, qui a eu le soin de se placer en bas, exécute son ascension chargé de la brouette pleine.

Arrivé au poteau, il la décharge et se prépare à redescendre, tandis que l'autre, arrivé en bas, remplit la sienne, et se dispose à remonter à son tour.

Et les deux courses se font de nouveau ; l'homme qui monte tiré par l'homme qui descend, et celui-ci entraîné par le poids de son corps, auquel vient s'ajouter celui d'un troisième manœuvre, qui, placé derrière lui, saisit la corde pour faciliter la traction.

Ce double travail, qui se fait avec une rapidité presque effrayante, tient tous les jours éveillés l'intérêt et la curiosité d'une foule de spectateurs.

Je ne sais pas ce que pensent tous ces badauds qui demeurent là des heures, ni si cette gymnastique ouvre un champ vaste à leurs réflexions ; ce que je sais, c'est que j'ai vu fonctionner la poulie et la corde pendant cinq minutes, et que j'ai tiré de ce spectacle deux conclusions :

La première, c'est que l'union et l'entente font véritablement la force, puisque le travail qu'un homme seul ne pourrait effectuer qu'au prix d'un long temps et de beaucoup de sueurs, il l'exécute facilement et vite avec l'aide d'un compagnon.

Aussi attendrai-je le secours de Florence pour mener à bonne fin une grande entreprise.

Quant à la seconde réflexion, tu la trouveras peut-être un peu trop métaphysique; mais, rassure-toi, je te permets de ne pas la lire jusqu'au bout, tu n'y perdras pas beaucoup.

La voici :

En nous aussi, il y a deux forces, deux tendances; l'une qui nous entraîne vers la terre, l'autre qui nous attire vers les régions supérieures; l'une qui descend et l'autre qui veut monter.

Si nous n'attachons notre volonté qu'à l'un des bouts de la corde qui unit les deux points, nous risquons d'aller vers la terre d'un mouvement si accéléré que nous y resterons, ne pouvant remonter sans beaucoup de temps et d'efforts.

Au contraire, si nous la laissons tout entière à l'autre bout, une fois attirés en haut, nous ne penserons plus au travail qui nous attend, à cette terre qui demande nos bras pour devenir féconde.

Mais si notre volonté est à la fois solidement fixée aux deux extrémités, un parfait équilibre s'établira entre les deux mouvements, qui s'exécuteront simultanément, le corps en bas, mais la pensée en haut.

As-tu compris? Non. Eh bien! tant pis pour moi. Seulement, quel dédommagement vais-je t'offrir pour le long ennui que je viens de te causer?

Quand un enfant croit avoir encouru le mécontentement de sa mère ou de sa bonne amie, il court au jardin ou dans la prairie et cueille un gros bouquet qu'il apporte au plus vite, bien sûr de recevoir en retour un sourire et un baiser, sceau de la réconciliation.

Eh bien, Florence, moi aussi je t'offre un bouquet pour obtenir mon pardon; il n'est pas bien gros, les fleurs qui le composent ne sont pas éclatantes, mais elles sont si fraîches et exhalent un parfum si doux, que l'âme en est toute rassérénée et qu'après l'avoir respiré, on se sent meilleur et plus disposé au bien.

Mon bouquet s'appelle *Charité* (1), et la bouquetière est madame Bourdon.

Nourrir les affamés, désaltérer ceux qui ont soif, vêtir ceux qui sont nus, loger les étrangers, délivrer les prisonniers, visiter les malades, ensevelir les morts, telles sont les *œuvres de miséricorde* que nous recommande l'Évangile et qui ont inspiré à l'auteur des *Beatitudes* sept légendes, qui sont comme la personification de chacune de ces œuvres pies.

Je joins à ce volume un autre petit ouvrage : c'est le *Code de politesse et de savoir-vivre* (2), que tu réclames depuis si longtemps, et que je suis heureuse de t'envoyer signé d'un nom qui, à lui seul, est une promesse et une garantie : encore celui de madame Bourdon.

Sur ce, toute fière d'être dépositaire de tant de richesses, je réclame, avec assurance, le baiser et le pardon, bien sûre maintenant que tu me donneras l'un et m'accorderas l'autre.

En manière de remerciement, je vais te conter un trait de la chronique parisienne, qui vaut bien la peine qu'on l'écrive :

Il y a quelques jours, c'était fête à l'hôtel de \*\*\*.

La maîtresse de la maison, femme d'esprit et de goût, amie des arts et des nobles plaisirs de l'intelligence, avait convié les habitués de son salon au tirage d'une loterie.

Autant d'invités, autant de lots : partant, autant d'heureux.

Aussi chaque physionomie de jeune fille et d'enfant traduisait-elle, non point une attente anxieuse, mais une impatiente curiosité.

Comment devait se faire la répartition? Nul ne le savait. En laisserait-on le soin au hasard, qui commet parfois de si grosses bévues? Témoin ce jour où un élégant bonnet, coquettement enrubanné échut en partage à un vénérable prélat.

Non point, car madame \*\*\* veut, avant tout, faire plaisir à ses amis. Cette fois, comme toujours, l'amitié fut ingénieuse. Les lots, enveloppés de papier satiné, noués de faveurs bleues ou roses, portaient tous une devise différente, révélant le contenu par quelques mots mystérieux dans lesquels, en même temps, chacun pouvait retrouver un des traits de son caractère.

Une jeune fille, séduite par cette devise : *Je suis l'affranchissement de la pensée*, se trouva propriétaire d'une boîte à timbres.

Une autre, blonde et rêveuse, croyant peut-être mettre la main sur un volume de M. de Lamartine, choisit le lot porteur de cette suscription : *Toujours entre ciel et terre*. C'était une ombrelle.

Et ainsi des autres.

N'est-ce pas joli, Florence, et tout à fait digne de ces esprits délicats qui tenaient *bureau d'esprit* dans le salon bleu d'Arthenice, comme on disait dans le grand siècle?

On parlait beaucoup dans ce sanctuaire du beau langage; mais on y parlait bien. Aussi vais-je me taire au plus vite, de peur de t'entendre m'accuser de posséder à un haut degré la première de ces qualités, qui n'est, hélas! qu'un gros défaut quand on n'a pas eu l'esprit d'acquiescer la seconde.

#### COTÉ DES BRODERIES.

1 et 2, *PARURE CHALE*. Ce nouveau col est destiné, ainsi que nous le disions le mois dernier, aux robes demi-ouvertes qui se portent depuis quelque temps; nous avons donné un modèle simple à broder sur toile ou sur nansouk double pour demi-toilette; voici aujourd'hui un dessin élégant qu'on pourra exécuter de trois manières.

1° Sur mousseline, au plumetis et au point de sable.

2° Sur mousseline, au point de poste (ancien et nouveau), en supprimant les bouquets de roses que présente la guirlande de distance en distance. Cette guirlande continuerait sur tout le col.

3° Sur tulle, au point de chaînette.

3, *ENTRE-DEUX* pour objets de layette ou de trousseau.

4, *E. B.* gothique, plumetis, avec couronne de comte.

5, *Octavie*, anglaise, plumetis.

6, *COL DE PETIT GARÇON*, broderie anglaise. — La partie comprise au-dessus de la broderie peut être en jaconas double, la partie brodée en jaconas simple.

(1) *La Charité*, un volume in-18, chez Bray, rue des Saints-Pères, 66. Prix : 2 fr.; 2 fr. 25 c. par la poste.

(2) Chez Castermann, rue Bonaparte, 66. Prix : 60 c.

7, *L. B.*, enlacés, anglaise, plumetis, — dans un écusson, plumetis.

8, Coin destiné à former la pointe d'un châle de mousseline. Nous envoyons ce dessin, le plus simple qu'il soit possible d'imaginer et cependant d'un joli effet, à celles de nos amies qui n'auraient pas eu le temps d'entreprendre celui du mois de janvier.

Les châles de mousseline se porteront beaucoup ; c'est pour ce motif que nous conseillons à nos amies de tailler un carré et de broder tout autour le feston et les pois indiqués sur la planche. Ces pois peuvent s'exécuter au plumetis, ou simplement au point de chaînette. Il faut avoir soin seulement de ne pas broder du même côté les quatre coins du châle, pour qu'en mettant une pointe sur l'autre et les étagant un peu, il ne s'en trouve pas une à l'endroit et l'autre à l'envers.

Si l'on veut faire ce châle comme celui de janvier, on brodera des bandes de garniture, en se servant du même dessin.

Ce dessin peut aussi convenir pour taie d'oreiller.

9, *H. C.* enlacés, anglaise, plumetis, — dans un écusson, plumetis.

10, *E. L.*, anglaise ornée, plumetis et point de sable.

11, *Élise*, romaine, plumetis; dans une gerbe de pâquerettes, plumetis et point de sable.

12, *Appoline*, anglaise, plumetis.

13, MOUCHOIR DE JEUNE FILLE, plumetis et point de sable, ou bien tout simplement points de poste (ancien et nouveau).

13 bis, BRANCHE DE LIS pour coin de mouchoir, plumetis et point de sable, avec *H. L.*, gothique. Exécuté au point de chaînette, en coton de couleur, ce dessin serait très-joli pour un mouchoir demi-toilette avec ourlet à jour.

14, *H. D.*, gothique, cordonnet et point de poste.

15, *Hortense*, anglaise, plumetis.

16 et 17, PARURE PARISIENNE à broder sur toile ou sur nansouk double, au plumetis ou au point de poste, en supprimant les petites feuilles.

18, *Jenny*, anglaise, plumetis.

19, *Jeanne*, anglaise, plumetis.

20, *M. L. W.*, romaine ornée, plumetis.

21, *T. S.*, anglaise, plumetis.

22, *Laure*, petite gothique, dans un écusson plumetis et point de sable.

23, *S. B.* enlacés, anglaise, plumetis.

24, *O. P.*, fantaisie, plumetis.

25, *Clotilde*, anglaise, plumetis.

26, *J. B.* anglaise fleurie, plumetis.

27, MOUCHOIR ÉLEGANT qu'on peut broder au plumetis et au point de sable ou bien en application. *A. L.*, romaine, dans une branche de roses.

28, *Thalie*, anglaise, plumetis.

29, *A. G.*, anglaise, plumetis et point de sable ou feston.

#### COTÉ DES PATRONS.

30, ENTRE-DEUX à broder au-dessus de l'ourlet d'un jupon, feston et plumetis.

31, *Mélanie*, anglaise, plumetis.

32, *Walburge*, anglaise, plumetis.

33, *H. F.* anglaise ornée, plumetis et point de sable.

34, *Eudoxie*, grande anglaise, plumetis et cordonnet.

35, *D. L.*, enlacés, anglaise, plumetis.

36, *R. G.*, enlacés, anglaise ornée, point de poste et cordonnet.

37, *B. by*, anglaise, plumetis.

38, *Fiamma*, anglaise, plumetis.

39, *S. P.*, gothique ornée, feston et plumetis.

40 à 46, CORSAGE DE FEMME. Ce patron peut servir indifféremment pour robes de taffetas, de foulard, de poil de chèvre ou même de barégé.

En taffetas ou en poil de chèvre, le revers du bas de la manche doit être *rouléauté*, c'est-à-dire garni d'un rouleau ou passe-poil de taffetas d'une autre couleur que la robe, vert, bleu ou groseille, sur du gris ou du noir, ou bien d'une nuance foncée, gros bleu, par exemple, sur une robe bleu clair.

Les boutons du corsage, la ceinture et le bord de la jupe doivent être de même nuance que les rouleaux.

La jupe peut être unie, garnie seulement dans le bas d'une bande de taffetas de 2 à 5 centimètres, ou bien être disposée de la manière suivante : Un grand volant haut de 35 à 40 centimètres, surmonté de 3 petits volants de 10 à 12 centimètres; chaque petit volant est bordé d'un rouleauté.

Le dernier doit avoir une tête garnie de la même manière.

A ces petits volants, on peut substituer une ruche à la vieille un peu haute et bordée de taffetas en haut et en bas.

Ces deux dispositions conviennent pour des robes de taffetas ou d'étoffes légères, telles que grenadine, gaze de Chambéry, barégé anglais, etc.

40, Devant.

41, Dos.

42, Petit côté du dos.

43, MANCHE. — Cette manche est fendue depuis les entailles jusqu'au bas, et fermée par trois boutons.

44, Bouillon du haut de la manche (moitié).

45, Revers du bas de la manche.

46, Croquis du corsage.

47 à 51, CHEMISE DE FEMME.

47, Devant. — Ce patron est renversé, c'est-à-dire que la ligne A B forme le haut du devant, et que la ligne ponctuée C D indique que le patron, n'ayant pu être donné dans son entier, il faut se garder de couper l'étoffe sur cette ligne. Il faut au contraire prolonger la ligne B D, qui marque le milieu du devant, et la ligne E C, qui se trouve au-dessous de l'emmanchure, afin de donner à la chemise la longueur voulue. Cette longueur varie selon la taille : pour une taille moyenne, elle est de 1 mètre 10 centimètres.

Si l'étoffe a moins de 1 mètre de large, on ajoute une pointe de chaque côté.

48, Dos. Même observation que tout à l'heure. La ligne ponctuée (à droite de la planche) n'indique pas où l'on doit couper l'étoffe, mais marque, au contraire, qu'il faut la prolonger au delà.

49, Plastron de la chemise (moitié), feston et plumetis. C'est à ce plastron que se cousent le devant et le dos de la chemise.

50, Manche.

51, Croquis de la chemise de femme.

52 et 53, NOUVELLE CRAVATE parisiennne.

Cette petite cravate printanière se fait en taffetas noir et se brode au passé ou au point de chaînette : les épis en cordonnet mais, les coquelicots en rouge, et les bleuets en bleu nuancé. Toutes les feuilles en vert, bien entendu.

Le numéro 52 doit être taillé double ; quand la broderie est terminée, on réunit les deux côtés par un surjet fait à l'envers.

Les deux bouts se cousent à un petit col tout droit, formé d'une bande de taffetas longue de 36 centimètres, large de 5 centimètres et dont les deux côtés sont également réunis par un surjet.

53, Croquis de la cravate parisienne.

54 et 55, PATRON DE MANCHETTE. Ce patron est excellent ; nous le recommandons pour les manches plates.

Pour parures de deuil, la manchette se taille en crêpe, ainsi que le col — pour lequel peut servir un des patrons du côté des broderies, — on brode alors la parure en cordonnet noir, avec perles de jais.

Pour demi-deuil, on la taille en batiste double et on la brode également en cordonnet noir. Les petits glands peuvent se répéter en semé sur toute la manchette et le col.

55, Croquis de la manchette.

56, HEXAGONE destiné à des transparents, imitation de vitraux.

Nous recommandons particulièrement ce joli travail à nos amies, parce qu'il est facile, pas du tout dispendieux, qu'on peut l'exécuter partout, en voiture, en chemin de fer, que toute une société peut y travailler simultanément ; enfin parce qu'il produit le plus joli effet.

Les transparents exécutés comme nous allons l'indiquer, remplacent avantageusement les stores de gaze avec applications de toile perse qu'on faisait il y a quelques années. Ils imitent à s'y méprendre les vitraux de couleur et trouveront leur place dans un kiosque, une bibliothèque ou un sanctuaire. Une de nos amies a l'ambition d'enrichir de beaux vitraux, œuvre de ses mains, la petite église de son village.

Avant donc de quitter Paris, faites provision de bouts de ruban, de morceaux de taffetas. Mettez à contribution les cartons de vos modistes, de vos couturières, de vos marchands de nouveautés. S'il est possible, que la qualité du tissu soit belle et les nuances vives.

Munissez-vous aussi de vieux jeux de cartes, qui vous serviront à tailler des hexagones sur le patron numéro 56.

Afin d'être sûres de les tailler bien égaux, je vous conseille d'en faire couper un en fer-blanc, qui servira de prototype.

Sur celui-là vous taillerez les autres.

Prenez ensuite vos morceaux de taffetas, vos restes de rubans et taillez des carrés de 5 centimètres.

Placez le carton au milieu du carré, rabattez les bords du taffetas sur le carton en les y fixant par quelques points en fil blanc ou noir.

Il vaut mieux tailler le taffetas en carré et non de la forme du carton, parce que les bords repliés produisent des effets d'ombre qui imitent la peinture.

Ainsi qu'on peut le voir, le numéro 56 est entouré d'autres cartons semblables.

Ce numéro 56 simule le cœur d'une fleur (dahlia, reine-marguerite, etc.) dont les autres morceaux sont les pétales.

Le cœur doit donc être jaune ou vert, ou moucheté ou quadrillé. Les pétales seront d'une nuance quelconque ou offriront le mélange de deux nuances, rouge et jaune, bleu et vert, etc., on alterne alors les deux nuances.

Quand la rosace est terminée, on l'entoure d'hexagones de taffetas blanc, qui formeront le fond du vitrail en séparant toutes les rosaces. Douze morceaux forment l'encadrement.

On recommence ensuite à placer des rosaces en variant les nuances selon la fantaisie et le goût. Il est bien rare que le mélange de toutes ces couleurs ne produise un effet original et charmant.

Quand vous serez satisfaites de l'ensemble, vous rattacherez tous les morceaux les uns aux autres par un petit surjet fait à l'envers. Après quoi, vous couperez les quelques points que vous aviez faits pour fixer le taffetas sur le carton, et vous enlèverez ce carton.

Je vous conseille de coudre ainsi toutes vos rosaces (cœur et pétales).

Quand vous en aurez un certain nombre, vous prendrez une grosse mousseline blanche, que vous taillerez de la longueur et de la largeur que vous voulez donner au vitrail.

Vous posez cette mousseline sur une table et la recouvrez des rosaces que vous séparez de blanc, comme nous l'avons dit.

Comme bordure, on peut mettre des hexagones de couleur foncée, gros bleu, violet, etc.

Quand le store est complet, on le borde à cheval d'un ruban de la nuance dominante du vitrail.

Il suffit de fixer ensuite le store en haut de la croisée et de placer dans le bas une petite tringle qui le fasse bien tomber.

On pourrait à la forme hexagonale substituer le carré, et dans ce dernier cas, se servir des dessins de tapisserie et de filet carré, comme celui donné au n° 62

57 à 61, BOUQUET de boutons de roses. Encore un joli ouvrage bien facile à faire.

Ce bouquet rappelle celui de violettes, dont nous avons donné l'explication en février 1859. Pour l'exécuter, il faut 25 centimètres de taffetas rose, une petite botte de mousse, une bobine de laiton, une douzaine de feuilles de rose montées, 25 centimètres de percaline verte, une bobine de soie verte, un peu de ouate, et quelques gouttes d'essence de rose.

Taillez en taffetas rose le n° 57.

Faites une petite boule de ouate.

Recouvrez-la du morceau de taffetas taillé précédemment. Appuyez le pouce de la main gauche sur la partie B, et, avec le pouce droit, faites revenir la partie A sur cette partie B. Serrez le bord du taffetas avec une aiguillée de soie verte ; mettez de chaque côté du bouton de rose un brin de mousse que vous fixez en faisant tourner la soie verte.

Faites de même une trentaine de boutons. Taillez en percaline verte un rond de la grandeur du n° 58. A l'envers, mettez un peu de ouate sur laquelle vous répandez quelques gouttes d'essence de rose ; recouvrez cette ouate d'un rond de mousseline un peu plus petit que le rond de percaline et faufilez-le sur percaline.

Cousez les boutons sur le rond de percaline. Passez une soie verte au bord du rond qu'elle fronce légèrement.

Autour de ce rond, cousez une petite bande de percaline verte, longue de 0,05, large de 0,16.

Avec le laiton, faites un rond de la grandeur du n° 59, en ayant soin que les deux bouts de laiton qui forment le rond descendent pour faire la tige, comme l'indique le n° 60.

Mettez de la ouate dans le rond de laiton que vous placez dans le petit chapeau de percaline.

Froncez le bord de la bande qui termine le chapeau, et fixez-la sur la tige; mettez autour quelques feuilles de rose, et vous avez un délicieux petit bouquet parfumé, qui trompera les yeux les plus expérimentés et l'odorat le plus fin.

C'est un joli objet pour loterie. En supprimant la petite carcasse de laiton, on obtient un charmant dessus de sachet; seulement, au lieu de faire un petit chapeau de percaline, on fixe les boutons de rose sur le taffetas, la moire ou le satin du sachet.

On peut aussi les placer au milieu d'une pelote ronde, brodée ou faite au crochet.

Le bouquet de violettes se prépare de la même façon que le bouquet de boutons de rose; seulement, au lieu d'employer du taffetas, on prend de la faveur (une pièce, chez madame Beaussier, coûte 65 centimes); on fronce cette faveur en passant une aiguille de soie jaune (soie floche, 10 centimes l'écheveau), qui va alternativement de haut en bas et de bas en haut, en formant des zigzags. On tire ensuite cette soie pour froncer la faveur, et on arrête le bout de cette faveur au milieu du rond; on continue de coudre la faveur froncée, toujours en tournant et en rapprochant assez les rangs pour qu'on n'aperçoive pas la percaline verte.

Le rond tout entier, jusqu'à la bande qui ferme le chapeau, doit être ainsi recouvert de faveur froncée.

Autour, on met cinq à six feuilles de violette. Sur la ouate qui double la percaline, on répand quelques gouttes d'essence de violette.

Nous apprendrons à nos amies, le mois prochain, la manière de faire des bouquets de myosotis.

62. Dessin qu'on peut exécuter en tapisserie ou en filet brodé. En tapisserie, il servira pour panier à ouvrage, pantoufles ou ménagère. Au filet brodé, ce sera un joli fond de dessus de fauteuil.

63. PORTE-CARTES en chêne, orné de fleurs en cuir. Ce modèle se trouve en bois blanc chez M<sup>me</sup> Beaussier; on doit l'orner d'une guirlande de lierre, ou de petit houblon.

Des patrons de ces guirlandes ont été donnés précédemment.

Ce porte-cartes, porte-journaux, ou porte-lettres, est un petit meuble de bureau qui flattera beaucoup pères, oncles ou frères.

#### MODES.

Il y avait une fois un roi à qui l'un des dieux accorda une faveur singulière, la propriété merveilleuse de changer en or tout ce qu'il toucherait.

On raconte que ce bon roi, dans l'enivrement de sa joie, au moment même où il venait de convertir en métal précieux tous les objets à son usage, vit accourir sa petite fille couronnée de fleurs. Vite, il toucha ces fleurs, qui perdirent aussitôt leur couleur et se revêtirent toutes uniformément d'une livrée dorée.

La pauvre enfant, en voyant cette métamorphose

se prit à sangloter; et comme son père, tout déconcerté, cherchait à lui faire admirer les tons brillants, les admirables reflets des fleurs d'or, elle lui répondit tout en pleurant: « Je les trouve affreuses, elles ne sentent plus bon! »

Que dirait, hélas! cette pauvre petite fille, si elle voyait les fleurs de chrysocale dont nos modistes se plaisent à orner les chapeaux? Non-seulement ces fleurs-là ne sentent pas bon du tout, et de plus communiquent à la femme qui les porte une odeur de gros sous, mais encore elle sont douées de la triste propriété de se couvrir, par des temps humides, d'une légère couche de vert-de-gris.

J'espère donc, mes chères enfants, que, pour ce double motif, vous ne tomberez pas dans le travers et donnerez toujours la préférence, à défaut de fleurs naturelles, à celles qui rivalisent d'éclat et de fraîcheur avec les fleurs du bon Dieu.

Quoi de plus joli sur un chapeau qu'un bouquet des champs, une touffe de pâquerettes, une rose blanche ou rose?

Je ne sais, en vérité, où s'arrêtera cette fureur de l'or qui semble s'être emparée de tous les honnêtes industriels ayant pignon sur rue. Il y a quelques mois, on ne voyait de l'or que derrière les vitrines d'un changeur, et personne ne se serait avisé d'acheter un bijou ailleurs que chez son bijoutier.

Aujourd'hui, tout cela est changé.

Chemisiers, merciers, coiffeurs, modistes et lingères font assaut de clinquant. Aussi quelle exhibition de boucles, de ceintures, d'agrafes, etc.! C'est à croire à une prochaine invasion des jolies sauvages de la Nouvelle-Hollande, car je ne puis raisonnablement penser que toute cette bijouterie de mauvais aloi est destinée à nos parisiennes.

Il en est de même de toutes les parures de cuir doré. Est-ce vous, chères enfants, qui mettez jamais ces cols de maroquin et qui garnirez vos robes de nœuds de cuir? Je ne le crois guère, m'imaginant que vous ne tenez pas beaucoup à ce qu'on dise de vous que, tout comme un in-octavo, vous êtes reliées en maroquin.

Mais alors, madame la Mode, que porterons-nous, si vous nous interdisez toutes les nouveautés? Vous nous avez dit que les robes se faisaient, non plus à pointes, mais toutes rondes avec des ceintures. Il faut une agrafe à ces ceintures, et nos bourses de jeunes filles ne peuvent prétendre à des boucles d'or vrai.

Aussi, mes enfants, vais-je répondre à celles d'entre vous qui ont la prétention très-louable d'être mises d'une façon distinguée, que j'ai vu chez Gueyton (10 bis, rue d'Alger), dont vos mères savent bien le nom qui est synonyme du goût artistique le plus pur, de délicieuses petites agrafes byzantines, merveilleusement ciselées, de vrais objets d'art enfin, qui donnent à la plus simple robe ce cachet de distinction et de bon goût qui doit être le vôtre.

Je vous conseille quand vous aurez choisi une agrafe byzantine, dont vous trouverez un choix varié, au prix de 20 francs et au-dessus, de donner un coup d'œil à une nouvelle création de la même maison: je veux parler de ces escarcelles en velours, montées en or ou en argent, qui font rêver de la chevalerie, alors que les belles et pieuses châtelaines tiraient de ladite escarcelle l'aumône destinée aux pauvres.

C'est une espèce de bourse ou de sac qu'on attache à la ceinture et qui délivre de l'ennuyeuse préoccupation de chercher sa bourse au fond de la poche.

L'escarcelle doit maintenant trouver place dans la corbeille d'une mariée; c'est un joli présent à offrir à une marraine.

Puisque je suis en veine de vous donner de bons conseils et de vous faire participer à mes heureuses découvertes, je ne veux point passer sous silence une robe qui est le phénix du genre: souplesse et légèreté du tissu, variété des dispositions, fraîcheur et solidité des nuances, la robe de foulard réunit toutes ces conditions d'une robe parfaite.

Fond noir avec semé de fleurettes pompadour, c'est une robe: de demi-saison; grise, c'est la robe de voyage par excellence; si vous choisissez un dessin cachemire, vous aurez une robe de chambre tout à fait distinguée; si vous prenez un fond blanc avec semé de boutons de rose, ce sera une délicieuse toilette qui rivalisera d'élégance et de fraîcheur avec le taffetas et la gaze de Chambéry, tout en coûtant moins cher et étant plus solide. Car vous savez toutes que le foulard de bonne qualité ne se coupe pas et se nettoie parfaitement.

Vous trouverez à la compagnie des Indes (42, rue de Grenelle), un choix aussi complet que vous pouvez le désirer de robes de foulard, depuis 17 fr., dont les dispositions rappellent celles des plus jolis taffetas: quadrillés, fleurettes pompadour, rayures, dessins cachemire, etc.

Les robes de demi-deuil, fond gris, violet ou noir avec semés variés ou rayures, sont toutes charmantes.

Ces robes ne nécessitent pas beaucoup d'ornement: une jupe unie ou garnie d'un grand volant surmonté de trois petits. — Un corsage montant, fermé ou ouvert en pointe. — Ceinture gros-grain avec agrafe byzantine. — Manches formées d'un grand volant surmonté de trois petits; tous ces volants bordés de ruban ou d'un rouleau de taffetas: voilà tout, et vous êtes parée.

Avec cette gentille toilette, j'aimerais un collet ou une pointe de taffetas garnie d'une guipure ou d'un ruché à la vieille. Si la robe est fond blanc, prenez un petit châle de mousseline blanche.

Nous avons vu chez madame Gillard (69, rue de Provence), un joli vêtement d'été pour jeune fille de 14 à 16 ans: c'est une espèce d'écharpe, arrondie des bouts, en mousseline à pois, garnie d'un petit volant avec tête. On peut, à volonté, ajouter un capuchon, également en mousseline, avec nœud de taffetas.

Pour petites filles de 4 à 10 ans, on fait de gentils mantelets de mousseline à pois, attachant par derrière. Au-dessus de cet âge, la pèlerine de nansouk, garnie de broderie anglaise ou de bandes festonnées, est ce qu'il y a de mieux.

Pour baby, la pelisse de cachemire blanc ou de mousseline doublée de taffetas; ou encore le paletot de piqué avec pèlerine.

Les petites robes se font toujours décolletées avec bretelles ou pattes.

Nous avons parlé le mois dernier de la forme des chapeaux; nous ajouterons seulement que, pour petit enfant, le chapeau de piqué blanc avec garniture de broderie anglaise est fort gentil.

Nous avons vu aussi de petits chapeaux anglais en

paille marron très-foncé, forme cloche, qui sient parfaitement aux enfants.

Cette forme, qui sera bien portée, se fait également pour jeunes filles et jeunes femmes.

Ajoutons encore la description de quelques chapeaux:

Chapeau de paille de riz, orné de lilas blanc et de feuilles de lierre, le tout placé très-près du fond. Dans l'intérieur, une branche de lilas tombant un peu sur le front. Brides et bavolet de taffetas blanc.

Chapeau de paille de riz. Fond mou en tulle; sur le milieu de ce fond est placée une bride de taffetas bleu de ciel qui retient quatre coques de ruban placées alternativement à droite et à gauche. Brides et bavolet en taffetas bleu de ciel.

Chapeau de crin blanc, orné d'une touffe de roses aux nuances assorties, touffe voilée par un apprêt de tulle bordé de dentelle. Un ruban de taffetas noir (n° 3) vient nouer cet apprêt au-dessus des fleurs. Bavolet de taffetas noir avec liseré de taffetas, rappelant la nuance de l'une des roses.

Chapeau de crin blanc. Fond mou en tulle-dentelle, à petites fleurettes. Bavolet en blondes blanches. Un ruban noir (n° 12) serre le fond et vient se nouer sur le côté; on peut ajouter quelques boutons de rose. Dans l'intérieur, une barrette noire avec touffe de boutons de rose.

Chapeau en paille large dite quinze bouts, avec fanchon de taffetas noir bordée de blonde blanche. La pointe de la fanchon, placée sur le devant, est arrêtée par un nœud de taffetas rose. Dans l'intérieur, un second nœud rose garnit le haut du tour de tête. Un troisième enfin est placé sur les brides de taffetas noir, qui ont l'air de faire suite à la fanchon.

Ce chapeau est aussi jeune qu'élégant.

Chapeau de tulle blanc. Voile carré venant s'attacher sur le sommet de la passe, où il est retenu par une touffe de marguerites mauve.

Chapeau rond pour jeune fille: devant, un bouquet de pâquerettes et d'herbes; tout autour, un velours noir qui croise derrière, tourné en dessous en formant des coques, et se termine par des bouts; ce genre d'ornement est d'un joli effet, en ce qu'il garnit le derrière de la tête.

Chapeau rond pour enfant, avec aigrette de paille, posée droite sur le devant et attachée par un nœud de velours qui termine une barrette, également en velours, faisant le tour du chapeau.

Tous ces nouveaux modèles sont de madame Richebraque, 24, rue Feydeau.

Deux mots maintenant à propos de la casaque de flanelle que porte une des figurines de nos gravures.

Cette casaque dont raffolent les grandes dames se fait en flanelle rouge, bleue ou blanche, et ferme devant à l'aide de boutons de nacre. Les manches sont larges, terminées par de hauts poignets avec piqués. Il y a une basque tout autour et des poches sur les devants.

Cette casaque, qu'on appelle aussi veste de chasse, est fort commode pour le matin, pour les bains de mer, etc.

C'est une spécialité du *Grand Frédéric*, qui en fait beaucoup pour enfants, et rien n'est plus joli.

Enfin, à celles de nos amies que préoccupe le soin de leur chevelure, nous recommandons en toute confiance, après en avoir fait l'épreuve sur nous-même, la pommade *vivifique* en dépôt chez Binet (29, rue

Richelieu). Cette nouvelle pommade fait aussi véritablement pousser et épaissir les cheveux que l'eau qui porte le même nom fait disparaître les pellicules qui sont, comme on sait, une maladie du cuir chevelu.

#### EXPLICATION DES GRAVURES DE MODE.

##### GRAVURE COLORIÉE.

*Première toilette.* — Robe de foulard. — Jupe unie. — Corsage décolleté en pointe. — Manches courtes formées d'un volant. — Ceinture à longs bouts. — Chemisette plissée bordée d'un entre-deux et d'une petite valenciennes. — Bouillons d'organdi. — Bandeau de perles de jais terminé par un nœud de taffetas,

*Deuxième toilette.* — Robe de taffetas. — Jupe unie, corsage plat, montant et rond. — Ceinture à boucle byzantine. — Mantelet-écharpe pareil à la robe, et garni d'un petit volant avec tête. — Col et manches de mousseline. — Capote de tulle blanc.

*Toilette de petites filles.* — Robe de gaze de Chambréry. — Jupe à trois volants. — Corsage décolleté et ouvert avec bretelles et barrettes. — Chemisette et manches de mousseline. — Pantalon avec petits plis et garniture brodée.

##### GRAVURE NOIRE.

*Toilette de jeune femme ou de jeune fille.* — Jupe en

piqué fond blanc avec semé de fleurettes Pompadour. — Casaque de flanelle (voir aux modes). — Col de batiste. — Nœud de velours dans les cheveux.

*Toilette de petit garçon.* — Jupe et veste de nankin. — La jupe est garnie, de chaque côté, de boutons et de velours noir, simulant des pattes. — Veste grecque, bordée de velours noir. — Manches larges à revers. — Gilet de piqué blanc. — Col et manches de jacynas. — Cravate de taffetas. — Bas écossais.

#### EXPLICATION DE LA TAPISSERIE.

*Guirlandes pour bordures ou encadrements.* — Ces bordures peuvent servir, exécutées sur canevas fin, pour ménagères, pelotes, sachets; sur canevas pénelope, pour coussins, chaises, sacs de voyage, etc. Le raccord est indiqué, dans la première guirlande, par un bouton de rose; dans la deuxième, par le commencement d'une fleur de géranium; dans la troisième, par un petit bouton de rose, placé près d'une touffe de myosotis.

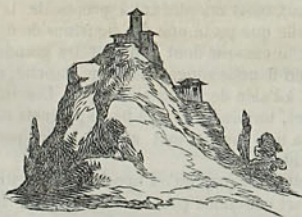
Les deux médaillons sont convenables pour écrans, porte-carres, etc. L'encadrement est fort joli pour ménagère ou sac de voyage.

#### Mot de la Charade de Mai : PAYS-AGE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI : Personne ne sait ce que la fortune lui garde.

#### RÉBUS

KIM M M



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.